

La quête des Lumières vertes

Un récit pour refonder l'écologie politique



Winslow Homer, *Summer Night*, 1890

Juillet 2026. Des milliers d'hectares partis en fumée, des centaines de milliers de personnes évacuées, et, sur les plateaux, des scientifiques furieux de l'avoir dit et redit : il suffisait de lire le premier rapport du GIEC, il y a trente-six ans. Le diagnostic n'a jamais manqué. Ce qui fait défaut, c'est un récit convaincant. Cette note ouvre la quête des Lumières vertes. Elle forge une boussole à quatre points cardinaux : le sérieux biophysique, la force narrative, la puissance réalisée, et la congruence normative. Une fois cet outil construit, elle l'oriente vers les cinq principaux récits d'écologie politique : technosolutionnisme, collapsologie, décroissance, gestion, transition juste. Le premier apport de cette note est une conclusion sévère. Le vrai et le fort sont presque toujours séparés, et, faute d'horizon désirable, les récits les plus prometteurs se laissent capter par leur version réactionnaire. Aucun ne rallie les quatre pôles, chacun en détient un éclat. Le deuxième apport est de déterminer six questions clés pour refonder un récit convaincant, et de dessiner des pistes de réponses. Répondre à ces interrogations sera essentiel pour mettre la France et l'Europe sur le bon chemin, en particulier dans le contexte de l'élection présidentielle de 2027.

Table des matières

<i>Introduction</i> —	3
<i>Une nouvelle boussole d'écologie politique : quatre points cardinaux pour mieux évaluer les récits de la transition</i> —	4
Le sérieux biophysique	4
La force narrative	5
La puissance réalisée.....	6
La congruence des valeurs	6
<i>Une nouvelle cartographie de l'écologie politique : relire les grands récits à l'aune d'une nouvelle boussole</i> —	8
Le récit techno-solutionniste, ou l'Odyssée de Prométhée sur les terres de Gaïa.....	8
Le récit collapsologiste, ou l'inversion de la tragédie de l'impuissance en impuissance de la tragédie	12
Les récits de la décroissance et de la post-croissance, ou l'alchimie narrative qui fait du mieux avec du moins	15
Matrices décroissantes progressistes	16
Matrices décroissantes conservatrices.....	17
Matrices post-croissantes	18
Le récit gestionnaire, ou l'art subtil du hara-kiri narratif.....	22
Le récit de la transition juste, ou comment faire <i>tout un drame</i> de l'Anthropocène.....	25
<i>Les territoires inexplorés de l'écologie politique : s'aventurer dans la terra incognita des Lumières vertes</i> —	28
L'urgence de la quête	28
Six grandes questions pour de nouveaux territoires	30
<i>Conclusion</i> —	35
<i>ANNEXE – Bilan de l'analyse des récits</i> —.....	36
Le récit techno-solutionniste	36
Les récits de la décroissance et de la post-croissance	38
La collapsologie	41
Le récit gestionnaire et la transition juste.....	42

Introduction

Nous vivons une drôle d'époque. Alors qu'un océan d'encre coule pour alerter sur la nécessité de réduire nos émissions de gaz à effet de serre, et que les meilleurs esprits du siècle se sont transformés en Cassandre de la tragédie à venir, les émissions mondiales ont encore augmenté de plus de 2% en 2025. Quant à la France, les émissions baissent, mais pas suffisamment : à peine plus de 2 % en 2025, soit environ la moitié du rythme qu'exigent nos propres engagements pour 2030.

Notre génération serait-elle devenue insensible ? Irrationnelle ? Insensée, même ? Ou n'est-elle pas séduite par d'autres sirènes, à la voix plus puissante, à l'univers plus chamarré, aux flatteries plus grossières : de celles qui racontent à l'homme qu'il est fort, et qu'il doit s'imposer ? Ces sirènes ont un nom : les « Lumières sombres »¹, *Dark Enlightenment*, cette pensée néo-réactionnaire venue des États-Unis, qui érige la puissance, la hiérarchie et le refus de toute limite en vertus cardinales.

La transition écologique a-t-elle pour autant disparu des discours ? Non, mais elle y revient métamorphosée, sous des formes toujours plus éloignées du réel. La voici promue en guerre industrielle, en néo-malthusianisme, en survivalisme. La voici encore en promesse technologique : la fusion demain, la capture du carbone après-demain, et, à défaut, une planète de rechange quelque part entre Mars et le métavers. Et lorsqu'elle

est plus réaliste, elle semble terne et devient même inaudible.

Cette note annonce le lancement d'un grand chantier de l'Institut, celui de la quête des Lumières vertes, une écologie politique nouvelle, qui allierait le souffle du récit, la rigueur de la science, l'acuité de l'analyse socio-économique et l'honnêteté d'une promesse qui ne doit pas trahir ceux qui choisiront d'y adhérer. Cette mission nous semble nécessaire car, comme l'a évoqué l'anthropologue Frédéric Keck², nous n'évoquons pas suffisamment les adversaires des Lumières sombres, eux-mêmes californiens. Cette note, s'interroge sur les raisons de cet oubli.

Cette tâche n'est pas aisée, mais l'atout de notre Institut est d'assumer la pluridisciplinarité, et de refuser la partition qui oppose trop souvent le savant et le conteur, le fait et le sens. Notre quête sera donc la suivante : chercher, discipline par discipline, ce qui rend un récit à la fois vrai et désirable, et faire tenir ensemble ces découvertes en un ensemble cohérent, non en un simple assemblage.

Pour amorcer ce projet, nous commençons par définir les critères à partir desquels évaluer les grands récits contemporains de l'écologie politique, que nous regroupons en cinq familles : le technosolutionnisme, la collapsologie, la décroissance et la sobriété, la transition juste et le récit gestionnaire. Nous en éprouvons les forces et les limites, et nous en tirons les grandes questions de recherche qui baliseront notre quête d'une nouvelle écologie, capable de tenir ensemble sérieux

¹ Les « Lumières sombres » ont notamment été étudiées en France par Arnaud Miranda dans son ouvrage *Les Lumières sombres. Comprendre la pensée néo-réactionnaire* (2026). C'est à cette nouvelle pensée réactionnaire que les Lumières vertes entendent répondre.

² Frédéric Keck, *Les Lumières vertes*, AOC, 2026.

biophysique, inscription dans la réalité, puissance du récit et cohérence des valeurs.

Une nouvelle boussole d'écologie politique : quatre points cardinaux pour mieux évaluer les récits de la transition

Pour mettre en regard ces grands récits et mieux nous repérer en leur sein, nous les analysons selon quatre dimensions, qui constituent les quatre points cardinaux d'une nouvelle boussole de l'écologie politique : leur sérieux biophysique, leur force narrative, leur puissance réalisée et leur congruence normative.

Le sérieux biophysique

Débuter par la question du sérieux biophysique est un choix. Nous ne commençons pas par nous demander si le récit mobilise, ni s'il a déjà conquis des positions de pouvoir, mais nous posons comme socle ses fondements scientifiques. Il s'agit d'une condition que nous considérons comme *sine qua non* pour penser les Lumières vertes. Nous définissons ces dernières en opposition aux récits qui mobilisent sans démontrer, et qui règnent sans tenir. Un récit est « sérieux » lorsqu'il établit un diagnostic du monde cohérent avec ce qu'il est en réalité, et lorsqu'il contient, en son cœur, une voie plausible par laquelle la transition écologique peut

s'opérer. Il doit s'inscrire dans ce que la philosophie politique récente nomme la « frontière de faisabilité »¹ : l'ensemble des états du monde qui peuvent être atteints compte tenu des contraintes réelles qui pèsent sur l'action. Appliquée à l'écologie, cette frontière doit être comprise d'abord dans un sens biophysique. Un récit peut être politiquement difficile, culturellement minoritaire ou institutionnellement fragile sans être disqualifié pour autant : ces contraintes-là sont réelles, mais elles peuvent être déplacées par l'action collective ; c'est même l'objet de la politique. Certaines résistent plus que d'autres, verrouillées par des dépendances de sentier ou par le pouvoir structurel du capital, et on aurait tort de les croire aisément malléables. Toutefois, aucune n'a le statut des limites biophysiques : ces dernières ne se négocient pas, ne se contournent pas, ne cèdent pas devant la volonté politique. La distinction est ici celle que Gilabert et Lawford-Smith² posent entre contraintes « molles » et contraintes « dures ». Les molles (motivations, institutions, rapports de force) n'affectent que la probabilité ou le coût d'atteindre un état du monde, non sa possibilité. Ce sont elles qui rendent la frontière de faisabilité déplaçable, et leur déplacement est l'objet même de la politique. Les dures, elles, bornent le possible : lois de la physique, limites des écosystèmes, relation entre émissions cumulées et réchauffement, budget carbone fini associé à chaque cible de température, etc. Bien-sûr, le choix de ces cibles et du budget carbone qui leur est associé engage lui-même une décision politique, et dès lors les contraintes biophysiques ne sauraient être envisagées

¹ Un terme du philosophe David Wiens ; D. Wiens, « Political Ideals and the Feasibility Frontier », *Economics and Philosophy*, 2015

² P. Gilabert & H. Lawford-Smith, « Political Feasibility: A Conceptual Exploration », *Political Studies*, 2012.

comme des seuils parfaitement neutres. Mais, à cible donnée, un récit ne saurait être sérieux si son diagnostic et les solutions qu'il propose se heurtent à ce type de contraintes.

Un avertissement s'impose ici. Parce que ce critère ne juge que la frontière biophysique, il met entre parenthèses les contraintes macroéconomiques, politiques et sociales, précisément celles où certains récits sont les plus fragiles. Un récit peut donc être sérieux au sens strict, rien dans la physique ne l'interdisant, sans que son programme soit pour autant réaliste : le chemin existe, ce qui ne dit rien de la capacité à l'emprunter. Car un récit n'est jamais un simple chemin physique ; c'est un programme d'ensemble (un diagnostic, des mesures, un calendrier, une théorie du changement) dont la faisabilité biophysique n'est qu'une brique. Or la preuve attachée à cette brique ne se transfère pas à l'édifice. Montrer que la sobriété et la réallocation sectorielle sont physiquement possibles ne prouve pas que le programme qui les invoque tienne dans ses autres dimensions. Un récit peut ainsi emprunter à la rigueur d'une de ses composantes une caution qui ne vaut pas pour le tout.

Il faut enfin distinguer le sérieux de la puissance réalisée. Un récit sérieux peut n'avoir aujourd'hui aucune inscription dans le réel ; cet écart n'est pas une objection contre lui, il est précisément ce que notre analyse cherche à comprendre. Et symétriquement, un récit peut peser lourd sans ouvrir aucun chemin vers la cible : avoir fait inscrire des politiques à l'agenda n'est pas avoir démontré leur suffisance physique.

La force narrative

Ensuite, nous évaluons la force narrative. Celle-ci ne mesure pas encore la capacité d'un récit à transformer le monde, mais sa capacité

interne à circuler, à mobiliser, et à donner sens. Deux registres s'y conjuguent, qu'il faut distinguer. D'abord une force de contagion : la portée, la vitesse à laquelle un récit se propage. C'est ce que le prix Nobel d'économie Robert Shiller, dans ses travaux sur l'économie narrative, permet de penser : les récits se diffusent de proche en proche, à la manière de contagions, et façonnent anticipations, croyances et décisions bien au-delà de ce que supposent les modèles économiques standards. Ensuite, une force d'adhésion : la profondeur de l'engagement qu'un récit suscite, ce qui fait qu'on s'y rallie et qu'on agit en son nom, et l'intensité des affects qu'il génère. Elle tient à une dramaturgie identifiable (une promesse, un conflit, une figure héroïque ou collective, un adversaire, une conception du temps qui ouvre un autre rapport au futur) mais aussi à un imaginaire (des images, un monde sensible que l'on peut se représenter et désirer). Un récit sans imaginaire peut convaincre, il mobilise rarement.

Les deux registres ne vont pas de pair. Un slogan peut circuler sans profondeur, un récit dense peut ne pas prendre. Et elles ne récompensent pas les mêmes propriétés. La simplicité sert la contagion, la richesse sert l'adhésion. D'où un contresens à éviter : la force narrative ne se mesure pas seulement à la richesse ni à la complexité d'un récit, mais aussi à son efficacité. Un récit simple peut être narrativement très puissant, le trumpisme en témoigne. Nous entendons par « force narrative » la conjonction de ces deux registres, ce qui fait qu'un récit frappe, se retient et se transmet, sans préjuger que le plus riche soit le plus fort.

Reste une tension que l'analyse retrouvera plus loin : cette force interne et la capacité d'un récit à s'inscrire dans les institutions peuvent se contrarier. Un récit assez riche pour convaincre peut être trop riche pour se

plier en procédures, en budgets et en normes ; un récit assez simple pour persuader peut, face aux complexités du monde réel, souffrir du manque de nuance dont il pensait faire une arme. À l'inverse, la pauvreté narrative de certains discours est parfois la condition même de son embarquement institutionnel (on le verra en étudiant le récit gestionnaire). Force narrative et puissance réalisée ne sont donc pas seulement distinctes : elles peuvent varier en sens inverse et même se contraindre mutuellement.

La puissance réalisée

La troisième dimension est donc la puissance réalisée. Elle mesure les politiques, institutions, budgets et infrastructures effectivement mis en place au nom d'un récit, et non pas leur impact sur les émissions. Un récit peut avoir une forte puissance réalisée tout en étant mauvais ou inefficace pour le climat : rouvrir des baux fossiles est une action d'État réelle. Cette puissance peut s'exprimer de plusieurs manières : pénétrer les lieux de décision, se convertir en coalition électorale, s'inscrire dans des lois, des budgets, des normes, des infrastructures ou des investissements. Elle peut aussi être exercée par des acteurs privés (industriels, financiers, médiatiques ou philanthropiques) capables de traduire un récit en action matérielle, même sans majorité électorale. La puissance réalisée est donc multiforme, et peut se décliner aux niveaux électoral, politique, administratif, économique, etc.

Cette dimension regroupe ce que l'on pourrait appeler la force externe du récit : non plus sa capacité à convaincre en théorie, mais sa capacité à modifier l'environnement institutionnel, économique ou culturel dans lequel il se déploie. C'est aussi ici que compte la résonance d'un récit avec les désirs déjà

présents dans la société ; non parce que ces désirs mesureraient ce qui vaut d'être voulu, question qui relève de la dernière dimension, mais parce qu'ils conditionnent ce qu'un récit peut espérer emporter.

Toute puissance réalisée n'a pas, enfin, la même solidité, et cette dimension doit en rendre compte. Une prise adossée à un bénéficiaire structurel (le capital fossile ou technologique, qui tire son pouvoir de sa position dans l'économie et non d'une subvention) est durable : elle survit aux alternances. Une prise adossée à un bénéficiaire créé par la politique publique (une filière verte subventionnée, un corps administratif de planification, un fonds de transition) est réversible : elle disparaît dès que la coalition qui l'a instituée perd le pouvoir. Mesurer la puissance réalisée, ce n'est donc pas seulement mesurer combien de pouvoir un récit a conquis, mais de quelle robustesse il dispose pour l'avenir.

Ces dimensions ne suffisent pourtant pas. Un récit peut être narrativement puissant, politiquement efficace et biophysiquement plausible, tout en conduisant à un monde profondément indésirable. Force narrative, puissance réalisée et sérieux biophysique mesurent la capacité d'un récit à tenir et à transformer ; elles restent muettes sur ce qu'il fait aux êtres humains qui devront vivre dans le monde qu'il promet.

La congruence des valeurs

Il faut donc introduire une dernière dimension : la congruence des valeurs. Elle pose une autre série de questions et se décompose en deux examens distincts.

Le premier porte sur la cohérence axiologique : les valeurs que le récit mobilise sont-elles compatibles entre elles, ou l'univers qu'il promet abrite-t-il des valeurs concurrentes, une tension non résolue, par

exemple la liberté contre l'égalité, la puissance contre l'autonomie ? Un récit peut être miné de l'intérieur par l'incohérence de ce qu'il affiche.

Le second porte sur le contrat tacite que passe tout récit avec son public. Or, tout contrat peut être rompu, et toute promesse peut être trahie : entre les valeurs qui ont présidé à l'engagement initial (prospérité, justice sociale, sécurité, autonomie, etc.) et les effets concrets des politiques conduites en son nom, y a-t-il congruence ou trahison de ceux qui y ont adhéré ? Cette trahison, souvent, ne vient pas d'un adversaire extérieur mais du déroulement du récit par les institutions mêmes chargées de le porter.

Cette dimension permet de distinguer un récit simplement efficace d'un récit réellement défendable, au sens où il remplit le contrat qu'il passe avec ses bénéficiaires, c'est-à-dire avec les collectifs humains auxquels il s'adresse, au nom desquels il prend la parole et à travers lesquels il construit les sources de sa légitimité.

Ce bénéficiaire peut être appréhendé en termes stratégiques, comme nous l'avons vu en nous intéressant au critère de la puissance réalisée (certains bénéficiaires, plus structurels que d'autres, disposent de moyens susceptibles de transformer des récits en réalités durables et en leviers effectifs). Mais nous nous analysons ici plutôt le bénéficiaire à travers un prisme moral, car face à ce bénéficiaire au nom duquel il parle, le récit n'a que deux options : le servir ou le trahir. Le problème est qu'un récit peut servir loyalement ceux dont il parle sans trouver aucun bénéficiaire capable de le porter ; c'est même, nous le verrons, le sort commun des récits écologiques les plus justes.

Il est crucial de bien comprendre que, tel que nous le formulons, le critère de congruence normative ne postule en lui-même aucune

valeur particulière, et qu'aucun contenu normatif ne lui est adossé : il évalue simplement la cohérence de leur énoncé et de leur traduction pratique. Le questionnement sur le fond de ces valeurs est donc indépendant de leur congruence.

Il n'en est pas moins vrai que les interrogations suivantes sont essentielles ; quel monde l'écologie politique doit-elle viser ? selon quelles valeurs doit-elle être jugée ? comment articuler les valeurs de liberté, sobriété, justice, puissance publique, autonomie et protection du vivant ? Mais, pour essentielles qu'elles soient, la réponse à ces questions constitue l'enjeu du chantier des Lumières vertes, non son présupposé, et nous ne ferons qu'esquisser quelques pistes de réponse dans les dernières pages de cette étude.

À ce stade, nous assumons donc l'ouverture axiologique, et notre définition du critère de congruence normative est à l'image de la prudence intellectuelle dont nous entendons faire preuve. Mais pour autant, ouvert ne veut pas dire relativiste. Le nom même de *Lumières* engage un geste précis : hériter de l'exigence critique des Lumières historiques en questionnant la valeur de nos propres valeurs, non pour les dissoudre, mais pour les remettre à jour. Nous refusons donc la position selon laquelle toutes les fins se vaudraient. Ce que nous laissons ouvert, c'est le contenu de l'horizon ; non le fait qu'il soit possible de démontrer que certains horizons sont plus défendables que d'autres.

Une nouvelle cartographie de l'écologie politique : relire les grands récits à l'aune d'une nouvelle boussole

Une fois cette boussole établie, nous pouvons explorer avec un regard neuf les cinq grands récits que nous identifions au sein de l'écologie politique. Ils ordonnent chacun par des mots et des images l'immense chaos de l'Anthropocène¹ en une histoire susceptible de lui conférer un sens. Pour ce faire, les récits ont besoin de trois éléments : **une dramaturgie** (une ligne narrative, un conflit, des personnages, un *plot twists*², etc.), **une chronologie** (une conception spécifique du moteur temporel qui détermine le sens et la causalité du cours des événements) et une **topographie** (une certaine description du monde, une cartographie du réel qui met en lumière certaines réalités et qui en passe d'autres sous silence).

Par ailleurs, chacun de ces récits se décline en **matrices**, tantôt concurrentes, tantôt complémentaires, qui composent des sous-courants de chaque récit et qui agrègent des matériaux divers (discours politiques, analyses économiques, éléments de plaidoyer, postulats philosophiques et

anthropologiques, imaginaires artistiques, littéraires, cinématographiques, etc.).

Le récit techno-solutionniste, ou l'Odyssée de Prométhée sur les terres de Gaïa

Le récit techno-solutionniste soutient que l'innovation et le déploiement de nouvelles technologies constituent des conditions *nécessaires et essentielles* pour faire face à la crise écologique, sans remettre substantiellement en cause le régime de croissance qui la sous-tend. Il repose sur un geste caractéristique : traiter comme molles, donc déplaçables par l'ingéniosité humaine, des contraintes qui peuvent en réalité être dures, en particulier la finitude du budget carbone à cibles de réchauffement données. Ce geste n'est pas nécessairement illégitime en lui-même, car certaines limites sont bel et bien mobiles (la baisse continue des coûts des renouvelables en offre la preuve la plus tangible). Cependant, il se convertit en déni pur et simple dès qu'il s'applique à des contraintes qui, elles, ne se négocient pas avec le temps et l'innovation. En ce sens, l'attitude techno-solutionniste est fondamentalement prométhéenne.

Ce récit se décline en plusieurs matrices, dont le sérieux et la portée diffèrent radicalement.

La matrice « écomoderniste » : selon l'écomodernisme, représenté par des figures

¹ Notion selon laquelle l'humanité serait devenue une force géologique à part entière, capable d'infléchir durablement le cours du système terrestre (climat, cycles du carbone, biodiversité). Forgé vers 2000 par le chimiste Paul Crutzen, le terme s'est imposé bien au-delà de la géologie, comme la manière de nommer notre époque et la responsabilité inédite qu'elle engage, sans avoir été formellement reconnu dans l'échelle des temps géologiques.

² Une bascule narrative qui change radicalement l'intrigue attendue d'une histoire et qui en modifie le sens.

comme Ted Nordhaus¹, Bjorn Lomborg² ou Michael Schellenberger³, c'est en accroissant, grâce à la technologie, l'efficacité de l'exploitation des ressources en général, et de la production d'énergie en particulier, que l'humain est capable de réduire effectivement sa dépendance à l'environnement et donc son impact sur lui. Il peut en même temps maintenir la prospérité matérielle qui garantit la stabilité de la société, et donc l'effectivité de la transition. Le découplage absolu des émissions et de la croissance apparaît comme un horizon directement atteignable, dans lequel les intérêts de la technologie seraient strictement alignés avec ceux de l'écologie.

La matrice « techno-progressiste » : selon les techno-progressistes⁴, héritiers du *New Deal*, la transition écologique ne peut être accomplie ni par le marché seul, ni par la transformation spontanée des comportements individuels, ni par la seule mobilisation militante, mais par une

politique industrielle volontariste portée par un État capable de planifier, d'investir et d'orienter le développement technologique vers des fins socialement et écologiquement définies, et de concilier justice sociale et soutenabilité environnementale.

La matrice « techno-futuriste » : cette matrice, promue de manière particulièrement active par des entrepreneurs proches du pouvoir américain, comme Peter Thiel⁵, Marc Andreessen⁶ ou Elon Musk, et inspirée par des courants de pensée divers agrégés sous l'acronyme TESCREAL par les chercheurs Timnit Gebru et Emile P. Torres⁷, repose sur les postulats suivants : le développement technologique constitue le vecteur unique du progrès de l'humanité, ce progrès est potentiellement illimité, et par conséquent les obstacles au progrès ne sont pas des limites à respecter ou à aménager mais des frontières que l'humain peut et doit excéder. En termes écologiques, il s'agit moins de protéger la nature que d'excéder les

¹ Essayiste et analyste américain, cofondateur du *Breakthrough Institute* (véritable plateforme de l'écomodernisme), il défend une transition écologique fondée sur l'innovation et la croissance.

² Politologue et statisticien danois, auteur et président du Copenhagen Consensus Center, il soutient que le changement climatique doit être traité de manière pragmatique en privilégiant les politiques les plus rentables économiquement.

³ Essayiste, militant écologiste et entrepreneur américain, il plaide pour un « écologisme pro-technologie » centré notamment sur le nucléaire.

⁴ On peut citer, entre autres, les auteurs de *A Planet to Win* (Kate Aronoff, Alyssa Battistoni, Thea Riofrancos, Daniela Aldana Cohen ; 2019) ou, dans une version plus à droite du Parti démocrate, les auteurs du très commenté *Abundance* (Ezra Klein et Derek Thompson).

⁵ Investisseur américain, co-fondateur de Paypal et de Palantir, il est connu pour ses positions libertariennes et sa proximité avec l'administration Trump.

⁶ Entrepreneur et investisseur américain dans les technologies numériques, il est notamment l'auteur du « Techno-Optimist Manifesto » (2023).

⁷ Cet acronyme désigne un ensemble de courants idéologiques étroitement liés : le Transhumanisme, l'Extropianisme, le Singularitarisme (en particulier dans les travaux de Kurzweil et Diamandis), le Cosmisme, le Rationalisme, l'Altruisme Efficace et le Long-termisme inspiré par la théorie des risques existentiels fondée en partie par Toby Ord. Bien que ces courants présentent des divergences doctrinales réelles, ils forment selon Gebru et Torres un *bundle* cohérent en ceci qu'ils partagent tous d'une part les mêmes réseaux et les mêmes circuits de financement, et d'autre part une même architecture de fond. Leur proximité avec la néo-réaction et les Lumières sombres est avérée.

limites que la nature nous impose, ou bien en modifiant son fonctionnement grâce à des processus de géo-ingénierie, ou bien en posant comme horizon de long-terme le dépassement de l'écosystème terrestre par la colonisation spatiale, ou encore en envisageant une fusion totale de l'humain, de la nature et de la technologie

Sur le plan de la construction dramaturgique du récit, ces trois matrices, pourtant très différentes, ont en commun de substituer au conflit classique entre l'humain et la nature (l'humanité dégradant un environnement qu'elle devrait préserver) un conflit reconfiguré entre un « bon Anthropocène » et un « mauvais Anthropocène », comme montré par le chercheur en sciences de la durabilité Rob Melnick dans « *Reframing the Anthropocene* » (2026). En effet, dans tous les récits techno-solutionnistes, la capacité de l'humain à influencer sur le climat, qui est à l'origine de la crise écologique que nous traversons, est totalement ou partiellement la solution pour faire face à cette crise. Un bon anthropocène est donc un anthropocène où les capacités technologiques de l'être humain sont mises au service de la préservation des conditions écosystémiques de la vie humaine. Ainsi, la dramaturgie techno-solutionniste ouvre un espace entre un présent insatisfaisant et un horizon futur désirable, que l'ingéniosité humaine doit permettre de réconcilier. Elle est donc construite sur le modèle de la quête, et, en creux, inspirée par la figure d'Ulysse dont Homère vantait les « mille ruses ». Elle appelle ainsi une Odyssée de la technique et de l'innovation, qui prendra des formes plus ou moins spectaculaires selon que la technologie est conçue comme une réponse intégrale (techno-futurisme) ou nécessaire mais non-suffisante (techno-progressisme) à la crise écologique.

Cette unité dramaturgique des trois matrices recouvre cependant des visions du monde très différentes, entre les aspirations à une société plus égalitaire et redistributrice des techno-progressistes et les orientations ouvertement réactionnaires de la plupart des techno-futuristes. Ces descriptions du monde s'appuient elles-mêmes sur des temporalités narratives distinctes. Tandis que l'écomodernisme est ancré dans le présent (le découplage technologique comme fantasme d'une perpétuation infinie des modes de vie actuels), le techno-progressisme dessine quant à lui une utopie accessible dans un futur proche et dans la continuité du présent, tandis que le techno-futurisme exploite une chronologie qui revendique les vertus de l'accélération et de la rupture radicale pour faire advenir un advenir fondamentalement autre. Le futur n'apparaît alors pas comme un horizon mais plutôt comme une force qui brise le présent depuis l'intérieur pour faire advenir l'utopie technologique fantasmée.

Sur le plan du **sérieux biophysique**, ces matrices se classent très différemment. Le techno-futurisme est biophysiquement très peu crédible car ni la géo-ingénierie solaire, ni la colonisation de Mars ne semblent des horizons réalistes pour faire face à l'urgence climatique. L'écomodernisme est sérieux, mais de manière conditionnelle : il fonctionne réellement lorsqu'il déploie effectivement les technologies bas-carbone, mais la plupart des analyses montre qu'aux rythmes observés le découplage ne suffira pas sans sobriété, et ce d'autant plus que son second pilier (la capture de carbone) reste quasi inexistant à ce stade. Le techno-progressisme, quant à lui, est la matrice la plus sérieuse de ce récit, la seule à intégrer réellement la maîtrise de la demande, ce qui minimise sa dépendance à des technologies spéculatives. L'objection la plus solide à

l'ensemble du récit n'est donc pas que la technologie ne fonctionnera pas, car certaines technologies seront bel et bien efficaces, mais qu'elles risquent de ne pas arriver à temps, alors même que le pari de limiter le réchauffement engage un budget carbone fini.

En matière de **puissance narrative**, en revanche, le techno-futurisme dispose de la force d'adhésion la plus forte du corpus tout entier : structure dramaturgique de la quête, imaginaire de l'accélération, mythe de la frontière, promesse merveilleuse de dépassement de la condition humaine, adversaire désigné (le « déclinisme »), affect à très forte intensité, etc. Sa force de contagion est également importante, et commence à irriguer durablement le débat public depuis l'essor des « Lumières sombres ». L'écomodernisme bénéficie lui aussi d'une importante force d'adhésion, portée par un affect de confiance et d'abondance sans sacrifice, mais sa transmissibilité est en partie limitée par le caractère technique des dispositifs qu'il promeut. Le techno-progressisme, à l'inverse, est le plus faible de toutes les matrices du récit, en dépit du relatif sérieux biophysique de son diagnostic et de ses propositions. Ses figures (le plan, la démocratie industrielle, etc.) sont relativement prosaïques, l'imaginaire qui les entoure est assez peu développé et les affects qu'elles génèrent sont peu intenses. Plus fondamentalement, contrairement aux deux autres matrices de ce récit, la résolution de la dialectique bon anthropocène / mauvais anthropocène n'est jamais présentée comme garantie et demeure suspendue à une hypothétique résolution politique et démocratique relative à la définition collective de fins susceptibles d'orienter le développement technologique. Cette

indéfinition altère sans conteste la puissance intrinsèque de son narratif.

Sur le plan de la **puissance réalisée**, l'écomodernisme est de loin la matrice la mieux inscrite dans le réel, portée par un type de bénéficiaire très influent (le capital privé), qui perçoit positivement le fait de conditionner la transition écologique au maintien d'une croissance et d'une innovation très dynamiques. Cette puissance est durable précisément parce qu'elle est adossée à un bénéficiaire structurel et non à une subvention réversible. Le techno-progressisme, au contraire, avait effectivement pris le pouvoir avec l'*Inflation Reduction Act* et ses centaines de milliards de dollars de crédits verts, avant d'être largement démantelé dès 2025 : il aura suffi d'un décret présidentiel, intitulé « *Unleashing American Energy* », et d'un texte législatif, le « *One Big Beautiful Bill Act* », pour anéantir l'essentiel des acquis techno-progressistes, preuve que la solidité d'une inscription tient à la nature du bénéficiaire et non au volume des sommes engagées. Le techno-futurisme a, quant à lui, une influence bien documentée sur l'administration Trump II, ce qui lui confère une puissance incarnée réelle, quoique l'absence de sérieux biophysique de ses propositions produisent par nécessité des résultats nuls en matière climatique.

Sur le plan de la **congruence normative**, les résultats de l'analyse sont également contrastés. L'écomodernisme unit dans la valeur de l'abondance la prospérité de la nature et la prospérité des hommes, et esquisse un univers axiologique assis de manière cohérente sur le postulat d'une forme d'« exceptionnalisme humain ». Toutefois, sa promesse d'abondance se trouve trahie car elle sert d'abord le capital fossile et les entreprises technologiques chargées de concevoir les hypothétiques remèdes au changement climatique. Le

techno-futurisme est, quant à lui, l'univers de valeurs le moins cohérent du corpus : il déploie une vision naturaliste de l'être humain, ancrée dans la biologie et réduite à une anthropologie darwinienne familière des discours d'extrême-droite, tout en posant comme impératif éthique de dépasser les limites que la nature impose à l'homme. La trahison entre le bénéficiaire proclamé (l'humanité future, notamment dans les dérivés « long-termistes » de cette matrice) et le bénéficiaire stratégique (une petite élite de la *Silicon Valley*) est manifeste ; et les références philosophiques qu'il convoque, en particulier la figure nietzschéenne¹, sont souvent prises à contresens. Seul le techno-progressisme assume ouvertement, plutôt que de la dissimuler, la tension entre l'efficacité de la technologie et l'exigence de légitimité démocratique en thématissant la question de la gouvernance de la technique. Il s'agit par conséquent, sur dernier critère comme sur les précédents, de la matrice la plus digne d'être reprise, à condition de lui donner la force narrative qui, structurellement, continue de lui échapper.

Le récit collapsologiste, ou l'inversion de la tragédie de

l'impuissance en impuissance de la tragédie

La collapsologie soutient quant à elle que l'effondrement de la civilisation industrielle est d'ores et déjà engagé, ou du moins imminent, et que la question pertinente n'est plus d'éviter la catastrophe mais de s'y préparer au mieux. Il se distingue ainsi structurellement de tous les autres récits en étant, au sens strict, post-cible. Il n'axe pas son récit sur le chemin vers la neutralité carbone ou la préservation des conditions écosystémiques de la vie humaine, mais invente une autre histoire, celle qui advient une fois cette cible manquée, et une doctrine de ce qu'il convient d'en faire.

Ce récit se décline en cinq matrices principales. Une première matrice, qu'on pourrait qualifier de « **systémiste** » traite l'effondrement comme un objet scientifique, appuyé sur la modélisation des effets de cascade et des non-linéarités. Elle est historiquement portée aux États-Unis par Jared Diamond² et son livre précurseur *Effondrement* (2005), et est relayée en France par des figures comme Agnès Sinaï³ ou Yves Cochet⁴. La seconde matrice, plus « **existentielle** », en fait avant tout une épreuve intérieure, un travail de deuil individuel et collectif, plus proche des spiritualités alternatives et de ce que Pablo Servigne⁵, Raphaël Stevens⁶ et Gauthier

¹ Cette figure est absolument centrale pour comprendre la pensée techno-futuriste, qui est essentiellement une pensée de la transgression (des limites planétaires, biophysiques, humaines...).

² Géographe, biologiste de l'évolution et historien américain, ses analyses des interactions entre sociétés et environnement ont rencontré un fort écho universitaire et médiatique.

³ Journaliste et essayiste française, spécialiste des questions écologiques, elle défend à la fois des approches issues de la décroissance et de la collapsologie.

⁴ Mathématicien, ancien ministre écologiste et essayiste français, il est l'une des principales figures de la collapsologie et annonce un effondrement probable des sociétés thermo-industrielles.

⁵ Agronome et essayiste belge, il popularise en 2015 le terme « collapsologie ».

⁶ Écoconseiller et essayiste belge, cofondateur de la collapsologie avec Pablo Servigne.

Chappelle ont appelé les « collapsosophies » dans *Une autre fin du monde est possible* (2018). La matrice « **survivaliste** » s'intéresse moins à l'effondrement comme phénomène qu'à ses conséquences pratiques, et traite des moyens concrets par lesquels chacun doit se préparer isolément pour faire face à la guerre à venir de tous contre tous, le monde post-*collapse* étant perçu comme un retour à l'état de nature telle que l'avait envisagé Hobbes. La matrice « **communautaire-résiliente** » y voit, à l'inverse, un catalyseur de l'entraide, puisant explicitement dans l'héritage de Kropotkine, qui percevait au contraire de Hobbes l'empathie et la solidarité comme les clés de la réussite évolutive de l'espèce humaine. À ces quatre matrices s'ajoute une cinquième, plus proche de ce qu'Antoine Dubiau a qualifié d'« **écofascismes** », incarnée par exemple par Piero San Giorgio¹ : les collapsologues prennent ici la forme de groupes survivalistes adossés à la défense d'un territoire, qui mobilisent le fantasme d'un retour à la compétition darwinienne dans un monde où la civilisation se serait effondrée pour promouvoir la défense de frontières territoriales naturalisées et de frontières ethniques essentialisées.

La dramaturgie déployée par les multiples matrices de la collapsologie est toujours la même, et obéit à un schéma profondément ancré dans la culture occidentale : celui de la tragédie. L'effondrement est un châtiment à la hauteur de la démesure des civilisations fossiles, *l'hubris*² appelle nécessairement la *nemesis*³. Dans ce processus implacable tout

est écrit d'avance, et toute fuite ne saurait être autre chose qu'une fuite en avant. Comme la tragédie, les récits collapsologistes dessinent un monde où l'archaïque refait surface, et où le retour du refoulé offre une grille de lecture intégrale du fonctionnement des individus et de la société : la communauté devient meute et la civilisation se dissout dans la nature pour que le chaos reprenne enfin ses droits. La tragédie collapsologiste se déploie dans une temporalité profondément ancrée dans le futur car, comme dans toute tragédie, c'est l'avenir qui aspire le présent pour en déterminer à l'avance le sens et l'issue, selon des modalités ambivalentes. Certes, l'effondrement correspond bien à un point de rupture par lequel une civilisation s'effondre sous le poids de ses propres contradictions. Cependant, leur rapport au futur se fait également sur un mode « continuiste », et non seulement « rupturiste », car la tragédie suppose toujours d'établir la continuité implacable du cours des événements qui précèdent le moment de bascule vers la catastrophe.

Sur le plan du **sérieux biophysique**, le diagnostic collapsologiste possède une base réelle, aujourd'hui étayée par une littérature scientifique sur les points de bascule du système climatique dûment évaluée par les pairs (voir en particulier les travaux d'Armstrong McKay et al. (2022) ou le *Global Tipping Points Report*). Le récit prend donc au sérieux les non-linéarités et les irréversibilités, davantage que les récits qui traitent des limites planétaires comme autant de seuils comptables et négociables. Mais son

¹ Homme d'affaire suisse, il est connu pour ses positions survivalistes et surtout pour ses tendances ultranationalistes et ses liens avec l'extrême-droite.

² Ce concept central pour comprendre la mécanique de la tragédie antique désigne la démesure qui pousse le héros tragique à transgresser les limites humaines, par orgueil, excès ou défi envers l'ordre du monde et des dieux.

³ Nemesis est la déesse grecque de la vengeance : c'est par elle que s'abat sur les orgueilleux le juste courroux des divinités.

erreur consiste précisément à convertir un risque de nature probabiliste en certitude établie. Là où le catastrophisme éclairé, théorisé par Jean-Pierre Dupuy¹, convertissait la probabilité en certitude de la catastrophe comme une ruse méthodologique destinée, en définitive, à la rendre évitable, la collapsologie retient la certitude du pronostic tout en abandonnant la ruse qui la rendait féconde. Cela la conduit à une ontologie fataliste, structurellement incompatible avec toute logique de prévention et d'action véritables. Sa version « dure » (par exemple les hypothèses déployées par Jem Bendell² dans *Deep Adaptation. A map for navigating climate tragedy*, 2018) n'est pas validée par la littérature scientifique, tandis que ses déclinaisons moins radicales ont toujours du mal à distinguer le possible du probable, et le probable du certain.

En matière de **puissance narrative**, la collapsologie dispose du récit en apparence le plus fort de l'ensemble du corpus, à l'instar du récit techno-futuriste : une dramaturgie authentiquement tragique, le sublime propre à la représentation de la catastrophe, un imaginaire culturel déjà largement préchargé par des décennies de fiction post-apocalyptique et des enjeux très fortement dramatisés. De fait, sa force de contagion est immense, et a durablement imprégné nos manières d'imaginer les conséquences du changement climatique. Mais celle-ci s'avère profondément perverse, en ce qu'elle clive les effets de sa puissance d'adhésion. En effet,

l'affect que la collapsologie mobilise en priorité, la peur, peut se propager avec efficacité mais aussi fonctionner comme un repoussoir. Surtout, la structure-même de la dramaturgie collapsologiste empêche la sublimation de cette peur pour la transformer en émotion positive susceptible de provoquer réellement l'adhésion. Le sujet de l'effondrement étant systémique plutôt qu'incarné dans une figure identifiable, le récit convoque en quelque sorte le chœur de la tragédie sans en mettre en scène les personnages. Cela interdit toute identification véritable et toute *catharsis*³ susceptible de purger notre terreur face à la certitude de l'effondrement. Le récit collapsologiste ne propose donc le plus souvent aucun moyen de faire le deuil de la peur qu'il suscite, ce qui l'empêche d'obtenir l'adhésion du grand public. En un sens, donc, la tragédie des collapsologues repose sur une prophétie partiellement auto-réalisatrice. Ce n'est pas la moindre des ironies tragiques que de reconnaître que c'est sa force narrative elle-même qui engendre partiellement la fatalité de l'effondrement qu'elle donne par ailleurs à voir avec tant d'efficacité.

En effet, sur le plan de la **puissance réalisée**, la nullité relative du récit est en réalité auto-produite par sa logique interne : si l'effondrement est tenu pour acquis, quel sens y aurait-il à instituer une politique pour le prévenir ? Ou, pour le dire plus précisément : si l'atténuation n'est pas possible, quelle adaptation peut-on envisager

¹ Philosophe et ingénieur français, il a théorisé dans son ouvrage *Pour un catastrophisme éclairé* (2002) la nécessité de tenir pour acquis ce qui n'est qu'incertain, dans notre cas l'effondrement de la civilisation fossile, afin de lui donner une réelle portée dissuasive, et ainsi se donner les moyens de l'éviter.

² Chercheur britannique en sciences de la durabilité, il est connu pour ses théories particulièrement radicales.

³ La *catharsis*, telle que l'a définie Aristote dans sa *Poétique*, désigne ce processus par lequel la représentation théâtrale, et par extension les récits, purgent ou épurent le spectateur de ses passions mauvaises en lui faisant ressentir crainte et pitié vis-à-vis des personnages qui les éprouvent dans la fiction.

et faut-il, en particulier, s'en remettre à l'État pour l'organiser, alors que le système étatique est également destiné à s'effondrer ? Il faut ici, pour évaluer la puissance réalisée, distinguer plusieurs degrés. Si les matrices communautaire-résilientes, survivalistes et écofascistes n'attendent rien de l'atténuation ni-même de l'adaptation dirigée par les leviers étatiques, la matrice « systémiste » (par ailleurs la plus sérieuse sur le plan biophysique et la plus proche du « catastrophisme éclairé » défendu par Jean-Pierre Dupuy) entend faire de la peur un aiguillon, un moteur par lequel engager radicalement, mais toujours politiquement, le recul des émissions. Or, même dans ce cas précis, la puissance réalisée du récit collapsologiste semble très limitée, car la peur a tôt fait de se muer en éco-anxiété, phénomène dont on connaît aujourd'hui l'ampleur considérable¹. Sa version réactionnaire, en revanche, s'inscrit très concrètement dans le réel, quoiqu'en dehors des sphères électorales, administratives ou politiques. Le survivalisme des très grandes fortunes américaines (documenté par exemple par Douglas Rushkoff² dans *Survival of the richest*, 2022), et les projets d'enclaves privées post-démocratiques porté par les Lumières sombres traduisent la même prémisses d'un retrait individuel organisé des élites plutôt que d'une gouvernance collective de communautés résilientes et solidaires face à l'effondrement.

Sur le plan de la **congruence normative**, enfin, la cohérence des valeurs demeure forte à l'intérieur de chacun des deux pôles du récit (authentiquement solidaire chez les héritiers

de Kropotkine, ouvertement sécuritaire chez les héritiers de Hobbes) mais devient nulle au niveau du récit pris comme un tout, une même prémisses fondatrice engendrant mécaniquement deux éthiques diamétralement opposées. Or, cette divergence axiologique freine toute constitution d'un récit cohérent, et ce d'autant plus que les frontières entre ces différentes éthiques apparaissent parfois poreuses au sein-même de nombreuses matrices collapsologistes. Le risque de trahison qui en découle est double. La transition des valeurs d'abord : parce que les frontières entre les deux éthiques sont poreuses, les valeurs qui ont présidé à l'engagement glissent sans qu'on s'en aperçoive, et l'entraide cède au repli sur soi, l'ancrage dans un milieu naturel à l'essentialisation ethnique des frontières. Celle du public ensuite : le récit promet la lucidité et livre l'éco-anxiété, c'est-à-dire la paralysie de ceux mêmes qu'il prétendait éveiller.

Les récits de la décroissance et de la post-croissance, ou l'alchimie narrative qui fait du mieux avec du moins

Les récits de la décroissance et de la post-croissance contestent, plus radicalement qu'aucun autre récit, le postulat implicite qui sous-tend l'analyse économique standard, à savoir l'association entre croissance économique et accroissement du bien-être social. Ils soutiennent également qu'une économie inscrite dans une biosphère finie

¹ Selon l'Ademe, dans son enquête « Eco-anxiété en France » de 2025 : sur un échantillon de personnes de 15 à 64 ans représentant 42 millions de Français, 6,3 millions seraient moyennement éco-anxieux avec de premiers symptômes, 2,1 millions seraient fortement éco-anxieux et 2,1 millions très fortement éco-anxieux, au point de devoir bénéficier d'un suivi psychologique, soit plus de 25 % de l'échantillon souffrant d'éco-anxiété.

² Essayiste américain, principalement connu pour ses travaux sur le numérique et sur la culture cyberpunk.

ne peut indéfiniment croître sans consommer de manière irréversible le stock de ressources dont elle dépend. Cependant, à partir de ces deux postulats émergent de très nombreuses matrices que nous pouvons organiser à partir de la division suivante : des **matrices décroissantes progressistes**, des **matrices décroissantes réactionnaires**, et enfin des **matrices post-croissantes**, l'opposition entre les deux premiers ensembles ne reposant pas seulement sur un clivage gauche/droite mais, comme on le verra, sur des dramaturgies distinctes. Il convient de nous arrêter sur ces matrices qui ne se résument pas à des nuances mais sont essentielles à la compréhension de ce récit.

Matrices décroissantes progressistes

Les matrices décroissantes progressistes envisagent la réduction massive de la consommation et de la production comme des conditions absolument nécessaires pour inventer un futur plus désirable. Il ne s'agit donc pas ici de remettre simplement en question le lien entre croissance et bien-être de la société, comme le font les post-croissants, mais d'affirmer que toute forme de recherche de la croissance est un obstacle à l'avènement d'une société heureuse. Ce faisant, chacune des matrices de la décroissance progressiste correspond à une

manière précise de caractériser la croissance comme problème et d'inventer à partir d'elle un « contre-idéal » décroissant.

La matrice « bio-économique » conçoit la croissance comme processus économique incompatible avec les lois de la nature, appuyée sur des théories économiques influencées par la thermodynamique et la science des systèmes, approche fondée par Nicholas Georgescu-Roegen¹. **La matrice « socio-économique »** critique l'orthodoxie économique et s'appuie sur les outils de l'économie politique et hétérodoxe pour plaider en faveur d'une réduction effective de la consommation et de la production (Giorgos Kallis², Serge Latouche³). **La matrice « frugale »**, s'appuie sur la tradition épicurienne, relue à l'aune de la critique de la société de consommation initiée dans les années 1970 par le philosophe Jean Baudrillard ; elle prône une sobriété intégrale et envisage la croissance comme une impasse éthique résultant de la multiplication de faux besoins engendrés par la civilisation moderne (Pierre Rabhi⁴, Vincent Cheynet⁵). **La matrice « écosocialiste »** envisage la croissance à l'aune d'un corpus critique du capitalisme marqué par la référence à Marx, et qui pense la décroissance comme un projet de dépassement des rapports de production

¹ Économiste et mathématicien roumain, pionnier de la bioéconomie, il a montré à partir des lois de la thermodynamique qu'une croissance matérielle infinie était impossible.

² Économiste écologique grec, il est l'un des principaux théoriciens contemporains de la décroissance qu'il essaie de concilier avec les théories de la justice sociale.

³ Économiste et philosophe français, principal avocat de la décroissance en France sur les plans économiques et sociaux.

⁴ Essayiste et agriculteur français, ses prises de position favorables à la biodynamie et à la « sobriété heureuse » ont fait l'objet d'une forte attention médiatique.

⁵ Militant français, précurseur du mouvement décroissant, il a notamment fondé l'association Casseur de pub, le journal *La Décroissance* (2004) et le Parti pour la décroissance (2006).

capitalistes (Kohei Saito¹, Michael Löwy²). La **matrice** « **décoloniale** » est largement nourrie par l'écosocialisme, mais envisage l'impératif de croissance comme un avatar du développement proprement impérialiste du capitalisme, asservissant tout à la fois les écosystèmes et les travailleurs des pays du Sud. Elle défend la décroissance comme une forme de *Buen Vivir* pluriversel et respectueux de la diversité des cultures (Arturo Escobar³, Alberto Acosta⁴). La **matrice** « **anarchiste** » analyse la croissance comme matérialisation de la nationalisation de l'économie au profit de l'État, auquel est rattaché le PIB ; héritière des penseurs anarchistes ou libertaires précurseurs de l'écologie (comme Élisée Reclus ou Murray Bookchin), cette matrice envisage la décroissance avant tout comme un idéal d'autonomie et de liberté. La **matrice** « **convivialiste** » appréhende la croissance à partir de la dégradation du lien social qu'elle engendre, au profit d'une stricte séparation économique des activités et des individus. Ses représentants tels que André Gorz⁵ ou Ivan

Illich⁶ s'attachant alors à promouvoir une décroissance « conviviale », fondée sur la relocalisation de la production, la participation et la redéfinition des valeurs attachées au travail. Selon la **matrice** « **sociale-catholique** »⁷, enfin, la croissance apparaît comme le signe d'une démesure des êtres humains qui se comportent comme des dieux vis-à-vis des populations qu'ils asservissent comme main-d'œuvre et des environnements qu'ils exploitent comme stock de ressources (Leonardo Boff⁸, l'encyclique *Laudato Si* du Pape François).

Matrices décroissantes conservatrices

A côté de cette version progressiste, existe un ensemble de matrices décroissantes conservatrices, pour laquelle la décroissance n'est pas synonyme d'inversion des rapports de pouvoirs sociaux et économiques, autrement dit d'invention d'un autre monde, mais de restauration d'une image idéalisée du passé que la croissance aurait perverti. Nous

¹ Philosophe japonais, il a proposé une lecture nouvelle du dernier Marx, souvent perçue comme favorable au productivisme, en insistant sur le concept de « métabolisme » présent dans ses œuvres tardives, et a théorisé une philosophie pour l'époque contemporaine associant dépassement du capitalisme et décroissance.

² Sociologue et philosophe, il a, entre autres domaines de réflexion, tenté de penser la question écologique en s'appuyant sur les textes de Marx et de Walter Benjamin.

³ Anthropologue colombien, il critique le développement occidental et défend des modèles écologiques directement inspirés des nouveaux mouvements sociaux qui agitent l'Amérique latine.

⁴ Économiste et homme politique équatorien, il promeut le *Buen Vivir* comme une forme de transition post-croissante fondée sur les droits de la nature.

⁵ Philosophe et journaliste franco-autrichien, il fonde sa défense de la décroissance sur une philosophie du travail, et sur un plaidoyer en faveur de la réduction de son volume.

⁶ Philosophe et essayiste austro-mexicain, il critique les institutions industrielles et défend une « sobriété heureuse » fondée sur la convivialité et l'autonomie.

⁷ Il n'est sans doute pas possible de qualifier la matrice « sociale-catholique » de « progressiste » au sens où on l'entend communément, mais il n'en reste pas moins que cette manière de concevoir la décroissance est plus proche des matrices pleinement progressistes que des matrices conservatrices.

⁸ Théologien brésilien et figure emblématique de la théologie de la libération, courant né dans les années 1960 en Amérique Latine, qui place au cœur de la foi chrétienne la lutte contre les injustices sociales et a développé de manière précoce les fondements d'une véritable écothéologie.

distinguons différentes sensibilités au sein de cet agrégat. Le **romantisme anti-machine**, hérité en France de *La France contre les robots* de Bernanos, de son rejet de la civilisation industrielle venue d'Amérique et de certaines relectures conservatrices de la pensée anti-technicienne de Jacques Ellul¹. L'**écologie identitaire issue de la Nouvelle Droite**, inspirée par la figure d'Alain de Benoist² et portée en France par les auteurs qui publiaient dans la revue *Limite* (Gaultier Bès, Paul Piccaretta...), s'appuie sur une dénonciation de la croissance comme double avatar de l'utilitarisme et de l'individualisme. Viendrait y répondre une écologie « bio-conservatrice », trouvant une assise philosophique et existentielle dans l'enracinement et dans le respect des « lois de la nature », qui justifieraient en particulier des positionnements hostiles à l'émancipation des femmes et aux personnes LGBT. Enfin, la **nouvelle « écologie patriotique »** a été étudiée sous le nom d'« *ecobordering* » par Joe Turner et Dan Bailey (2022). Cette dernière est plus strictement ancrée dans les imaginaires de la nation comme sol à défendre et d'un malthusianisme racialisé de manière plus ou moins explicite, et soutient l'idée selon laquelle la fermeture des frontières constituerait une mesure nécessaire pour protéger l'environnement.

haut et communs aux trois familles (irréductibilité du bien-être social à la croissance économique et impossibilité d'une croissance infinie dans un monde fini). Cependant, elles s'attaquent moins à la croissance en tant que telle qu'à la fétichisation des manières de la mesurer et des critères qui permettent de la penser. Par conséquent, dans la pensée de la post-croissance, le recul de la production et de la consommation n'a pas à être uniforme. Il importe d'avoir une croissance dans les domaines à forts potentiels social et écologique, et de décroître dans ceux qui ont un impact environnemental négatif, ce qui se traduit par une sobriété sélective et non intégrale. Cela permet notamment que le ralentissement du côté « demande » n'entrave pas, par ses effets récessifs, le déploiement du côté « offre » de la transition. Il est possible d'envisager trois manières de décliner ce postulat. À travers la défense d'une **économie stationnaire**, qui pose comme condition première l'équilibre et la stabilisation des flux de matières premières et d'énergie, et qui n'envisage qu'ensuite les possibilités de développement (Herman Daly³, Kate Raworth⁴); en proposant d'autres concepts que celui de croissance pour désigner le principe permettant d'accroître le bien-être social, en particulier celui de **prospérité** (Tim

Matrices post-croissantes

Enfin, les matrices post-croissantes reprennent les deux postulats énoncés plus

¹ Sociologue et théologien français, il analyse dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle l'autonomisation du système technique comme la principale menace pesant sur les sociétés modernes.

² Journaliste et essayiste français, classé à l'extrême-droite.

³ Économiste américain influent, particulièrement inspiré par le travail de Georgescu-Roegen.

⁴ Économiste anglaise, auteure de la théorie du donut selon laquelle les limites planétaires doivent être abordées en lien avec le concept de « frontières sociales ».

Jackson¹, Isabelle Cassiers²) ; ou en axant la critique de la croissance non pas tant sur le concept qui pourrait lui succéder que sur l'invention de **nouveaux indicateurs** qui permettraient de mesurer autrement la production, la consommation et le bien-être social (commission Stiglitz-Sen-Fitoussi³, Jean Gadrey⁴).

À la lumière de cet essai de typologie, nous saisissons en quoi les ressorts dramaturgiques des différentes familles de la décroissance et de la post-croissance se distinguent. Ainsi, la dramaturgie post-croissante repose simplement sur un geste de démythification qui consiste à briser le fétiche de la croissance, tandis que celle de la décroissance est beaucoup plus ambitieuse et repose sur le coup de force suivant : inverser le plus en moins et, réciproquement, convertir le moins en plus. Ainsi, la croissance, qui apparaîtrait pour le plus grand nombre comme un processus intrinsèquement positif, est redessinée sous les contours d'une pathologie économique, culturelle, sociale et/ou politique. La décroissance, au contraire, est revalorisée comme le seul remède possible à cette pathologie. Mais, comme nous l'avons évoqué, la signification de ce deuxième mouvement est diamétralement opposée selon que la décroissance se pense en termes progressistes ou conservateurs. Pour les premiers, la décroissance suppose d'inventer quelque chose de nouveau, autrement dit de

se projeter vers le futur ; les seconds appellent bien davantage un retour au passé. Cette distinction est brouillée en première analyse par une description du monde en apparence similaire, qui fait droit à la nature contre la ville, à la communauté contre la société, aux techniques traditionnelles contre les savoirs modernes. A la lumière de ces trois dramaturgies, s'ensuit trois types de chronologies post-croissante ou décroissantes (post-croissance présentiste, décroissance conservatrice passiste, décroissance progressiste tendue entre passé et futur).

Cependant, en dépit de leurs orientations divergentes, ces chronologies ont en commun de se parer des atours de la continuité. Elles se font en apparence sans rupture radicale, qu'elles soient réformistes chez les post-croissants, nostalgique et passiste chez les conservateurs, ou qu'elles appellent, pour les progressistes, l'advenue d'un monde futur pacifié par « soustraction » de la croissance au monde présent. Il importe cependant, pour envisager le sérieux de ces discours, de questionner cette rhétorique. En effet, la décroissance impliquerait sans conteste d'importantes ruptures sur les plans économique et anthropologique ; en ce sens, nous pouvons dire, qu'à l'inverse de la post-croissance qui est effectivement continuiste,

¹ Économiste britannique, il cherche à inventer des modèles de prospérité réellement émancipés de ce qu'il qualifie de « dépendance » à la croissance économique.

² Professeur d'économie à l'UCL (Université catholique de Louvain, Belgique).

³ Cette commission, présidée par le prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz, conseillé par Amartya Sen, lui aussi prix Nobel et le professeur Jean-Paul Fitoussi, a été lancée en 2008 à l'initiative de Nicolas Sarkozy ; elle avait pour objet de réfléchir aux moyens d'échapper à une approche trop quantitative de la mesure des performances économiques nationales. Son rapport, rendu en 2009, présentait plusieurs nouveaux indicateurs de la production, du bien-être, de la soutenabilité du développement économique et des limites biophysiques.

⁴ Chercheur et professeur en économie, il a consacré de nombreuses analyses à la question des indicateurs de richesse et une part substantielle de son temps à leur vulgarisation dans la presse et auprès du grand public.

la décroissance repose sur une rupture que la chronologie de son récit n'assume pas.

Certes, sur le plan du **sérieux biophysique**, la décroissance et la post-croissance peuvent se prévaloir de placer directement en leur cœur un argument biophysique, centré sur l'inadéquation du système naturel et du système économique qui l'exploite. Cependant, la satisfaction de ce critère reste très inégale selon les familles qu'on étudie. En effet, comme nous venons de le suggérer, la décroissance souffre d'un angle mort qui consiste à ne pas appréhender les conséquences récessives de la contraction de la demande sur le système bioéconomique lui-même, et sur les difficultés de financement de la transition qui s'ensuivent. Elle réduit en quelque sorte la crédibilité de son approche biophysique à la moitié « demande » d'un chemin dont d'autres récits, comme le techno-progressisme, constituent la moitié « offre » ; la post-croissance, elle, en pensant de manière solidaire les deux dimensions, dépasse le cloisonnement mortifère des récits. Par ailleurs, l'essentialisation quasi mystique de la nature, présente dans la plupart des matrices décroissantes conservatrices, et dans certaines matrices progressistes, fait parfois sortir le discours du champ proprement scientifique.

En matière de **puissance narrative**, la décroissance détient paradoxalement d'excellentes matériaux, avec une forte puissance d'adhésion auprès de son public. Elle construit un authentique monde désirable, un vrai rapport au vivant, une esthétique propre faite de convivialité, de

lenteur et de communs. Pourtant, cette puissance d'adhésion se traduit dans une faible puissance de contagion. On peut raisonnablement supposer que le récit décroissant peine à s'imposer parce qu'il impose un coût cognitif que ses concurrents n'imposent pas, en demandant de renverser une intuition profondément ancrée (« plus » n'est pas nécessairement « mieux »). Pire encore : comme le collapsologue et ses récits générateurs d'éco-anxiété, le récit décroissant peut, du fait de sa structure narrative paradoxale, qui pose l'équivalence du « moins » et du « mieux », apparaître au plus grand nombre comme un repoussoir¹. *A contrario*, sa version réactionnaire, de l'écologie identitaire à l'« *ecobordering* », résout cet obstacle en ancrant son horizon, non pas dans un monde futur aux contours flous, mais dans l'image bien établie quoique fantasmée d'un passé encore ancré dans la mémoire commune (caractérisé par la sécurité, l'ordre, le sentiment d'appartenance). Tout ceci explique sa propagation réelle et croissante dans plusieurs partis européens, alors même que la version de gauche peine structurellement à se diffuser au-delà des cercles de convaincus. La post-croissance souffre quant à elle d'un déficit d'imaginaire, qui annihile sa force d'adhésion et de contagion. À la manière du récit gestionnaire (voir plus bas), elle se fonde sur des indicateurs et des concepts mais manque cruellement d'images et d'imaginaire. Difficile, dès lors, d'y adhérer, précisément parce qu'elle fait trop souvent l'économie de

¹ Un tel constat appelle cependant quelques nuances : Giorgos Kallis et al., « Assessing public support for degrowth: survey-based experimental and predictive studies », 2025, montrent ainsi que si les mesures étiquetées comme décroissance engendrent parfois un rejet supérieur aux mêmes mesures présentées différemment, cette tendance n'est pas systémique, et recule si les principes fondamentaux de la décroissance sont expliqués aux sujets de l'expérience.

cette tâche cruciale qui consiste à inventer un monde désirable.

Sur le plan de la **puissance réalisée**, le récit ne parvient paradoxalement à s'inscrire dans l'action publique qu'en se détachant de son propre nom, ce qui a également pour effet de le priver de sa radicalité politique¹. Défendue au nom de la « sobriété », et non de la décroissance, la stratégie française et européenne en matière énergétique déployée à partir de 2022 donne un bon exemple d'une sobriété subie et conjoncturelle, imposée par la crise ukrainienne. Le mot « sobriété » lui-même n'a survécu politiquement qu'en se dissociant explicitement du mot « décroissance », dont aucun parti de premier plan ne se revendique aujourd'hui. Dans ce contexte, il est tout à fait significatif d'observer que même la post-croissance n'a pas réussi à s'imposer : en dépit de l'abondance de la littérature et des rapports sur le sujet, de la consécration législative de certains indicateurs alternatifs², le récit post-croissant exerce une influence réelle très limitée. Quant à la décroissance progressiste, ses formes les plus ambitieuses sur le plan politique ont une puissance réalisée nulle (matrices écosocialiste et anarchiste), ou réelle mais circonscrite à l'échelle locale et sur des modes alternatifs, sans jamais agréger de pouvoir véritablement systémique (zones à défendre – ZADs, tiers-lieux ou territoires autonomes investis par les matrices conviviales dans les pays du Nord et décoloniales dans les pays du Sud). À cet égard, la décroissance, dans sa version

émancipatrice, constitue ainsi le cas le plus pur d'un récit dépourvu de tout bénéficiaire organisé, dans la mesure où elle menace simultanément les intérêts du capital, ceux du travail-consommateur et l'assiette fiscale de l'État lui-même. Sa version réactionnaire, à l'inverse, dispose bel et bien d'une constituante identitaire organisée (le « peuple de souche » tel qu'il se fantasme lui-même), ce qui explique qu'elle soit, elle, en progression, notamment au sein des partis d'extrême-droite européens³.

Sur le plan de la **congruence normative**, les matrices progressistes de la décroissance présentent une cohérence axiologique forte et parviennent à articuler de manière cohérente les valeurs de communauté, d'authenticité, de lien avec la nature et de lien social. Par ailleurs, contrairement au cas de la collapsologie, les récits décroissants aux valeurs ancrées à gauche se distinguent la plupart du temps nettement de ceux dont les valeurs sont ancrées à droite ou à l'extrême-droite, ce qui renforce leur cohérence.

Mais la décroissance souffre d'un fort potentiel de trahison du bénéficiaire qu'elle désigne. Si elle entend s'opposer aux effets pervers du capitalisme, sa réalisation exige des renoncements réels et des coûts proportionnellement plus élevés pour les plus vulnérables, alors même que la sobriété choisie est plus souvent revendiquée par les catégories de la population les plus aisées et les plus diplômées⁴, donc les plus protégées des conséquences négatives d'une telle option socio-économique. De même, les

¹ L'Ademe, dans son baromètre 2025 sur la sobriété, observe ainsi un recul important des mesures de soutien aux solutions présentées comme « décroissantes ».

² Voir par exemple la loi française du 13 avril 2015 sur les nouveaux indicateurs de richesse.

³ Voir l'étude de Turner et Bailey précitée.

⁴ Dans le baromètre de l'Ademe précité, les ménages jeunes, urbains, diplômés et aisés apparaissent largement plus favorables au changement des pratiques en faveur de la sobriété et de la décroissance.

matrices les plus axées sur la lutte contre les inégalités et la restauration du lien social font face à un problème économique qu'elles ne doivent pas négliger, et qui risque d'altérer significativement leur congruence normative ; car, face aux effets nécessairement récessifs de la décroissance, comment financer une transition « juste » mise au service de tous, et en particulier des bénéficiaires les plus précaires, sans sacrifier l'exigence de réduction de la consommation et de la production qui est au cœur-même de la décroissance ?

Les matrices conservatrices n'y satisfont pas davantage. Leur cohérence d'abord : elles adossent leur ordre normatif à des « lois de la nature » essentialisées, censées fonder ensemble la limite et la hiérarchie, mais n'invoquent cette limite contre les mœurs et l'ouverture des frontières que pour l'épargner à l'appareil de production, que leur prémisses anti-croissance devrait pourtant récuser. Leur engagement ensuite : elles revendiquent pour bénéficiaire la communauté populaire à laquelle elles promettent la sécurité, l'ordre et l'appartenance, c'est-à-dire celle-là même qui absorberait le plus durement les effets récessifs de la contraction. Bénéficiaire proclamé et premier exposé coïncident, ce qui rend la promesse structurellement intenable et voue la décroissance effective à être sacrifiée aux intérêts économiques.

Cette trahison du bénéficiaire menace aussi la post-croissance, dès lors que ses indicateurs sont consacrés par l'administration et le législateur mais dépourvus de tout effet dans la pratique du pouvoir : l'agnosticisme de croissance peut alors devenir un alibi

technocratique pervers, par lequel le bénéficiaire proclamé (une société affranchie de l'impératif de croissance) serait discrètement remplacé par un bénéficiaire autrement plus stratégique (une classe managériale qui se parerait de progressisme tout en sauvegardant la croissance comme moteur de l'économie).

Le récit gestionnaire, ou l'art subtil du *hara-kiri* narratif

Le récit gestionnaire est une famille de récits qui justifient la substitution de la problématique technique à la problématique politique. Ce récit cadre la problématique écologique comme un enjeu dont la complexité et la technicité exigent de recourir à des savoirs spécialisés et donc aux experts qui les maîtrisent. Il soutient par conséquent que la décision politique doit être contrainte par les savoirs scientifiques, notamment à travers des institutions indépendantes. Pour asseoir ce point de vue, différents leviers argumentatifs et conceptions de l'expertise gestionnaire peuvent être mobilisés, qui dessinent plusieurs « matrices » de ce récit.

La matrice « gestionnaire compétente » : certains récits insistent sur l'incompétence supposée des décideurs politiques en matière climatique pour faire du savoir et de l'expertise technique le critère principal de légitimité. Les racines saint-simoniennes d'un tel projet¹ se retrouvent par exemple dans la valorisation des méthodes d'action du

¹ Saint-Simon, philanthrope, analyste des débuts de l'industrialisation dans le premier quart du XIX^e siècle et précurseur du socialisme, proposait ainsi de passer d'un « gouvernement des hommes » à une « administration des choses », d'une élite aristocratique pétrie de règles et de principes juridiques à une élite technocratique caractérisée par ses compétences techniques et scientifiques.

« gouvernement des ingénieurs » chinois dans *Breakneck* de Dan Wang¹ (2025).

La matrice « gestionnaire bienveillante » : l'expert adopte ici la figure du « savant éclairé », telle qu'on la retrouve par exemple sous la plume d'Auguste Comte², ou chez Hans Jonas³ qui s'est ainsi prononcé, si nécessaire, en faveur d'une « tyrannie bienveillante » des experts, envisagée comme pis-aller éthique face à l'inaction climatique. Les théoriciens du *nudge* environnemental, qui veulent élaborer des infrastructures de la décision susceptibles d'orienter nos choix vers des options plus écolo-compatibles, s'appuient sur les mêmes présupposés.

La matrice « gestionnaire dépassionnée » : le sociologue Max Weber en fournit le socle épistémologique avec le concept de *Wertfreiheit*, la neutralité axiologique du savant, développé dans *Le Savant et le Politique* (1919). Mais, à l'inverse de la portée critique de la pensée wébérienne, la neutralité épistémologique revendiquée par certains précurseurs de l'économie environnementale (Pigou, Marshall, Coase etc.), et, après eux, par des textes comme les rapports Pearce, Stern, Pisani-Ferry Mahfouz, etc., s'est convertie en défense

d'une supposée neutralité politique des dispositifs économiques qu'ils ont promue.

La matrice « gestionnaire-consistante » : *a contrario*, certains récits gestionnaires reposent sur un certain volontarisme de l'expert, et insistent moins sur sa neutralité que sur sa constance : il s'agit de tenir un cap sur des décennies là où le calendrier électoral impose le court terme. Jean-Marc Jancovici⁴ et le Shift Project, Alain Grandjean⁵ ou Vaclav Smil⁶ en sont les héritiers contemporains.

L'étude de ces matrices nous permet d'identifier des invariants narratifs du récit gestionnaire. Sa description du monde est toujours fondée sur un découpage du réel fondamentalement binaire, qui trace une frontière entre deux territoires inégalement légitimes. D'un côté, un espace technique et scientifique perçu comme le lieu du vrai ; de l'autre, un espace politique et social perçu comme le lieu du bruit et de l'approximation. Cette partition du réel détermine une dramaturgie qui, pourtant, ne se déploie pas sous l'angle du conflit entre les « bons » et les « méchants », de tels qualificatifs supposant de souscrire à des catégories morales que le récit gestionnaire rejette. Il s'agit plutôt d'opposer la gravité du problème écologique à l'insuffisance congénitale du régime

¹ Essayiste canadien, spécialiste des nouvelles technologies et de la Chine.

² Auguste Comte, le père de la philosophie positiviste, adouba ainsi dans son *Catéchisme positiviste* (1852) les « serviteurs de la science » en « serviteurs de l'Humanité ».

³ Philosophe allemand et penseur essentiel du mouvement écologique, il a, dans son ouvrage *Le Principe responsabilité* (1979), défini les contours d'une éthique de la responsabilité à l'égard de la nature et du devoir moral que les générations présentes ont à l'égard des générations futures.

⁴ Ingénieur et enseignant français spécialiste de l'énergie et du climat, il est une des voix les plus écoutées de la transition écologique en France.

⁵ Économiste français spécialiste du climat et de la finance, il a cofondé avec Jean-Marc Jancovici Carbone 4, un cabinet de conseil spécialisé dans la transition énergétique.

⁶ Essayiste canadien, il s'est intéressé à de très nombreux sujets mais a consacré une large partie de ses écrits et de ses analyses aux questions relatives à l'énergie et à l'alimentation.

politique pour le traiter, la figure du tiers, qu'elle soit experte ou indépendante, apparaissant dès lors comme la résolution logique du problème. Cette dramaturgie se déploie à travers une chronologie qui s'accorde à cette partition binaire du réel : le futur, temps du visionnaire, de l'utopie ou de la dystopie, est passé sous silence, au profit d'un ancrage très fort dans le présent, à la fois celui des problèmes (urgence climatique, budget carbone, etc.) et des solutions techniques disponibles pour y faire face.

Sur le plan du **sérieux biophysique**, le récit gestionnaire peut se prévaloir d'une réelle robustesse. Le travail de Jean-Marc Jancovici et du Shift Project, en particulier, ancre le discours technocratique dans une contrainte biophysique comprise de manière adéquate. Les solutions qu'ils proposent sont appuyées sur une conception qui semble mesurée de l'ampleur des risques climatiques et de l'état réel des opportunités technologiques qui permettront en partie d'y faire face. Cette dimension distingue ainsi nettement le récit gestionnaire des récits techno-futuristes ou de certains pans radicaux de l'écomodernisme, et lui confère une crédibilité incontestable.

Jugé à l'aune de sa **force narrative** intrinsèque, le récit gestionnaire semble paradoxal. Son narratif semble cohérent, sa dramaturgie semble efficace. Pourtant, la portée affective du récit semble restreinte, limitant radicalement son potentiel de contagion et d'adhésion. Sans gentils et sans méchants, pas d'identification, pas de peur, pas d'espoir, pas d'indignation. Le récit gestionnaire construit sa légitimité (et le discours qu'il tient sur celle-ci) précisément

sur le rejet de ces ressorts, assimilés à l'irrationnel qu'il entend disqualifier. Mais axant son narratif sur le refus de l'émotion, il ne parvient presque jamais à convertir son argumentaire en récit puissant. Il est tout à fait significatif, à cet égard, que les acteurs du récit gestionnaire soient en général peu identifiés ; le récit gestionnaire n'a tout simplement pas de personnages ! Cette impuissance narrative a un coût politique considérable car, faute de mise en récit assumée, ce sont ses adversaires qui s'emparent de l'imaginaire technocratique. Ce faisant, ils le retravaillent en contre-récit, pour transformer la technocratie bienveillante en tyrannie anonyme avançant masquée, qu'elle prenne la figure du *Deep State* ou de la *Cathedral*, ce concept utilisé par Curtis Yarvin¹ et les « Lumières sombres » pour désigner les universitaires, les journalistes et les haut-fonctionnaires qui tireraient dans l'ombre les ficelles du pouvoir au profit de la « gouvernance mondiale » et du *Great Reset*. Le récit gestionnaire, en refusant de se développer à partir d'affects, se laisse en quelque sorte raconter par ceux qui veulent le détruire.

En matière de **puissance réalisée**, sa capacité à s'introduire dans les milieux de décision effectifs est en apparence considérable. Sa technicité, son sérieux revendiqué, ses réseaux d'influence structurés et surtout son inscription immédiate dans le « cône de faisabilité » politique, contrairement aux récits plus radicaux (décroissance, écosocialisme), ne demandent jamais de rupture radicale avec l'ordre économique existant, ce qui le rend directement actionnable par les gouvernements en place. À cet égard, la chronologie largement

¹ Blogueur et essayiste politique américain, figure du courant néoréactionnaire, il s'est fait connaître par son style pamphlétaire et ses prises de position particulièrement radicales, notamment contre les régimes démocratiques, qu'il considère comme des reliques du passé.

présentiste et continuiste qu'il mobilise est un atout rhétorique majeur. Mais cette force recouvre une faiblesse non moins réelle, car en voulant mettre hors-jeu le politique et la démocratie, les tenants du récit gestionnaire se privent de la mobilisation citoyenne, de la participation électorale, et surtout des grandes orientations politiques définies par les gouvernants, qui sont autant de relais d'action particulièrement puissants. La technocratie verte gagne ainsi paradoxalement en apparence de faisabilité ce qu'elle perd en capacité de mise en œuvre effective, précisément parce que sa mise en œuvre suppose, en définitive, un passage par l'arène qu'elle prétend en partie court-circuiter.

C'est sur le plan de la congruence normative, enfin, que le récit gestionnaire révèle sa lacune la plus profonde. En effet, il ne possède pas d'architecture axiologique clairement identifiée, et c'est même sans doute, dans le fond, ce qu'il revendique : sa prétention à la neutralité l'empêche par construction d'énoncer les valeurs qu'il sert. Or cette neutralité affichée dissimule mal un glissement, que Weber lui-même avait pourtant permis de penser : le passage d'une rationalité en valeur (*Wertrationalität*), qui suppose un débat sur les fins poursuivies, à une rationalité en finalité (*Zweckrationalität*), qui ne discute plus que des moyens les plus efficaces pour atteindre un objectif déjà donné comme allant de soi. Le souci n'est pas, en réalité, l'absence de valeurs du récit gestionnaire, mais le caractère essentiellement procédural de ces valeurs (efficacité, continuité, compétence caractérisent les moyens plutôt que la fin), ce qui empêche en définitive de les assumer *en tant que valeurs*. Dès lors, le remède à la faille normative du gestionnaire est précisément de devenir ce contre quoi il se définit, et que les

Lumières vertes devront penser, à savoir : le politique.

Le récit de la transition juste, ou comment faire *tout un drame de l'Anthropocène*

Le récit de la transition juste, quant à lui, ne porte pas sur le rythme ou la nature d'une trajectoire écologique, mais sur les modalités qui président à la répartition des gains et des pertes qu'elle engendre : qui émet, qui subit les impacts du dérèglement, qui doit porter le coût de l'action climatique, etc. Il peut en principe se coupler à n'importe quel niveau d'ambition, croissance verte, post-croissance ou décroissance, sous réserve dans le dernier cas des nuances exprimées plus haut sur la difficile conciliation du financement de la justice sociale et du caractère récessif de la décroissance. La ligne dramaturgique commune à toutes ses matrices consiste à faire de la justice sociale une condition absolument nécessaire, bien que non suffisante, de la transition écologique. En ce sens, quoique ce récit propose quelques images d'une trajectoire et d'un monde décarboné désirables, il porte davantage sur la mise en récit de ses conditions de possibilité sociales et politiques. La question ne porte donc pas sur le déploiement de l'innovation ou sur le niveau de production et de consommation qu'il faut viser, mais sur la manière d'en organiser la distribution.

Il est là encore possible de distinguer plusieurs matrices de ce récit :

La matrice « redistributive-fiscale » : son socle empirique est la mesure des inégalités d'émissions, développée en France par les travaux d'économistes tels que ceux de Lucas

Chancel¹, de Thomas Piketty² et du *World Inequality Lab*, qui établissent que les émissions sont au moins aussi inégalement distribuées que les revenus, entre pays et à l'intérieur des pays. Contre l'expérience du mouvement des Gilets Jaunes, la solution proposée réside dans une fiscalité carbone progressive et une taxation des émissions « de luxe », opposées aux émissions « de subsistance » (Henry Shue, « *Subsistence emissions and luxury emissions* », 1993).

La matrice « travailliste-syndicale » : cette matrice retraduit le problème de la justice sociale dans le cadre de l'emploi, et particulièrement des emplois menacés par la transition, et a la première formulé la notion de « transition juste », sous la plume du syndicaliste Tony Mazzochi dans les années 1990. Puisant dans des imaginaires empruntant à la lutte des classes et à la mémoire des désindustrialisations passées, elle repose sur l'idée selon laquelle la transition écologique appelle aussi une politique accompagnant la transition de la structure de l'emploi, dans le sens d'une plus grande sécurité (fonds d'assurance) et d'une plus grande dignité des travailleurs (formations, reconversions, etc.). Elle s'institutionnalise sous des formes gestionnaires, par exemple dans les principes directeurs de l'OIT ou dans le Fonds européen pour une transition juste.

La matrice « communautaire localiste » : le problème de la justice sociale est ici traité à travers le prisme du défaut de reconnaissance des torts engendrés par les responsables du réchauffement, car l'exposition aux nuisances suit les frontières géographiques,

sociales et ethniques dessinées par ceux qui génèrent ces nuisances. Reposant sur une forte opposition Nord / Sud, colons / populations autochtones, grands États / petits États insulaires, elle traduit et généralise le concept de « racisme environnemental » développé par Robert D. Bullard³.

La matrice « démocratique procédurale » : son socle philosophique repose sur les théories politiques de la démocratie, et permet d'adosser à la question de la justice sociale celle de la participation, de la décision et de la communauté politique qui en résulte. C'est dans cet esprit qu'ont été par exemple fondées des initiatives comme le Parlement de Loire ou la Convention citoyenne pour le climat.

Le récit de la transition juste repose sur un geste descriptif décisif. Il substitue à la science des flux (d'émissions, de capitaux, etc.) une démarche cartographique qui met en lumière ce que les récits technosolutionnistes, gestionnaires ou collapsologues rendent invisibles : l'inégale répartition des émetteurs et des exposés, des décideurs et des décidés. Bien sûr, les coordonnées varient selon la matrice et le cadrage de la notion de justice qui en découle (fiscale, sociale, communautaire, démocratique), mais ce geste détermine en grande partie la dramaturgie de ces récits, essentiellement structurée sur le modèle du drame. Les protagonistes sont identifiés, les torts sont explicites, la réparation de ces torts est indécise et la conflictualité est intense. La temporalité qui découle de ce drame est donc présentiste, non pas au sens où la transition

¹ Économiste français, professeur à Sciences Po, codirecteur du Laboratoire sur les Inégalités Mondiales.

² Économiste français, ses travaux sur les inégalités, le capital et les conflits politiques lui ont valu une notoriété singulière.

³ Universitaire et précurseur et figure essentiel du Mouvement pour la justice environnementale aux États-Unis dans les années 1980.

juste essaierait de perpétuer le présent, mais au sens où le conflit social et écologique demeure suffisamment ouvert pour ne pas appeler de réponse tranchée sur l'horizon futur qui pourrait découler de sa résolution.

Sur le plan du **sérieux biophysique**, la qualité du récit de la transition juste est ambivalente. En matière de diagnostic, il effectue une évaluation fine non seulement des risques qui planent sur les écosystèmes et le climat, mais aussi de l'inégale répartition de ces risques et des facteurs qui accroissent ces inégalités d'exposition ; il est essentiel de tenir compte de ces analyses pour que la transition se fasse sérieusement. Mais, paradoxalement, en matière de solutions, le récit de la transition juste peut affaiblir indirectement l'efficacité climatique des leviers qu'il promeut. C'est le sens de notre étude intitulée « Quelle justice choisir pour les politiques de transition ? » (2025), qui montrait en particulier que les outils étiquetés « transition juste » étaient moins efficaces sur le plan de la réduction des émissions, du fait de leur double vocation sociale et écologique.

En matière de **puissance narrative**, la transition juste hérite d'une structure forte, le drame, et de la machine dramaturgique la plus puissante de la politique issue de l'ère moderne : la lutte des classes transposée au terrain écologique. Une dramaturgie manichéenne, un adversaire nommable (les majors fossiles qui abiment le corps des travailleurs et qui délocalisent leurs activités, les ultra-riches qui émettent en faisant peser le coût de la transition sur les plus pauvres, les grands États qui abusent de leur position dominante dans le système international, les lobbys qui contournent les procédures

démocratiques, etc.), des affects à forte intensité, indignation et colère, qui lui confèrent une réelle capacité de contagion, très supérieure à celle du récit gestionnaire¹. Mais cette structure dramaturgique demeure un horizon de justice, et non un horizon de désir. Elle mobilise contre l'injustice sans jamais véritablement proposer de nouveau monde désirable auquel adhérer, sans s'appuyer sur un imaginaire qui fasse de la composante écologique autre chose qu'un greffon sur les récits des grandes luttes traditionnelles. Or, en dépit de leur actualité, il nous semble que les récits de ces grandes luttes finissent aujourd'hui par diluer la problématique écologique plus qu'ils ne la cristallisent : la transition juste a emprunté sa dramaturgie aux récits du XX^{ème} siècle sans l'adosser vraiment à un imaginaire propre qui serait celui du XXI^{ème} siècle.

Sur le plan de la **puissance réalisée**, la transition juste est le récit dont le lexique a paradoxalement le plus largement pénétré les institutions internationales, alors même qu'elle ne dispose pas de bénéficiaire structurel à forte influence. Le mot « juste » figure au préambule même de l'Accord de Paris et a égrené au sein de divers rapports administratifs et de nombreux discours politiques, comme un gage de vertu ostentatoire, une forme de *fairness washing*, sans pourtant que les montants mobilisés pour la transition juste augmentent en conséquence. Sans doute faut-il y voir un retour de la problématique du bénéficiaire : car son bénéficiaire prioritaire, les « dominés », ont pour seul pouvoir de faire exister ce récit à travers les élections, sans garantie aucune de pérennité, et en encourageant le risque de se retrouver dans des marges politiques ; tandis que son

¹ Voir sur ce thème les recherches en cours de Stefanie Stantcheva, Yann Algan, Eva Davoine et Thomas Renault sur le lien entre émotions, notamment la colère, et positions politiques (2026)

bénéficiaire structurel potentiel, le mouvement syndical organisé, reste lui-même ambivalent, défendant l'emploi fossile aussi volontiers que l'emploi vert selon les circonstances. En réalité, les mots et les images de la transition juste ont en quelque sorte fait l'objet d'une captation par le récit gestionnaire, qui a repris ses concepts en les dépossédant de la conflictualité qu'ils appelaient, neutralisée dans le refus des valeurs et du politique congénital à l'idéal de la gestion. La transition juste a finalement connu le même sort que la post-croissance, quoique de manière moins radicale.

Sur le plan de la **congruence normative**, enfin, le bilan de la transition juste est étonnamment mitigé. Elle bénéficie certes du fait qu'elle définit ses valeurs avec clarté, qu'elle les revendique avec force et qu'elle leur confère une place privilégiée en en faisant le fondement-même de son narratif. Elle place l'acceptabilité au cœur de ses principes, et se soucie authentiquement du bien-être de ses bénéficiaires. Cependant, la diversité des cadrages de la notion de justice peut avoir pour effet d'engendrer des tensions entre les valeurs des différentes matrices (on voit bien, par exemple, la tension entre la conception abstraite et la vision matérialiste de l'égalité portées respectivement par la matrice procédurale-démocratique et la matrice travailliste-syndicale). De même, sur le plan de l'engagement, la transition juste risque de trahir : écartelée entre deux exigences, elle risque toujours de se diluer dans un esprit gestionnaire peu soucieux de la justice sociale, ou au contraire dans une démarche de protection des emplois fossiles, au détriment-même de l'impératif écologique qui la fonde. Ce n'est donc pas la moindre des conclusions de cette étude que de reconnaître que le récit qui revendique sans doute le plus ses valeurs risque de peiner à

satisfaire notre critère de congruence normative.

Les territoires inexplorés de l'écologie politique : s'aventurer dans la *terra incognita* des Lumières vertes

L'urgence de la quête

La quête des lumières vertes n'est pas tant celle du chemin sérieux à adopter sur le plan biophysique. Si certains débats persistent, les grandes lignes existent déjà. Le technoprogressisme en a tracé une partie, côté offre : déployer massivement l'infrastructure bas-carbone, dont les coûts se sont effondrés. La pensée de la sobriété en a tracé une autre, complémentaire, côté demande : s'assurer que la demande d'énergie et de matières décroisse assez vite pour que le déploiement de l'offre propre suffise à tenir la cible. La transition juste en a tracé une troisième : tenir compte de l'inégale répartition des risques biophysiques et des facteurs qui accroissent ces inégalités d'exposition. Il existe bien sûr des nuances et des choix qu'il ne faut pas nier, mais il s'agit de débats à l'intérieur de trajectoires qui reposent sur des conclusions scientifiques solides.

A l'inverse, il est clair que certaines voies sont, au mieux hasardeuses, au pire dangereuses. Certaines technologies ne sont pas assez matures et trop incertaines pour en faire notre « plan A » de décarbonation sans faire peser un risque très important sur les générations futures. Symétriquement, l'effondrement et la décroissance radicale ne peuvent servir de socle : le premier confond

un diagnostic scientifiquement fondé avec une prédiction qui, elle, ne l'est pas ; la seconde subordonne la décarbonation à une rupture anthropologique à haut risque et hautement improbable aux échéances qui nous contraignent. La vraie quête est ailleurs : comment rendre désirable, majoritaire et durable un chemin qui s'inscrit dans le cône de faisabilité ? Autrement dit, comment le doter du récit, du bénéficiaire et de l'inscription qui, seuls, transforment une trajectoire juste en trajectoire empruntée ?

Car il convient d'énoncer deux conclusions troublantes, qui renforcent la nécessité de notre entreprise. La première est qu'il existe une dissociation presque systématique entre sérieux d'un récit et sa force et puissance réalisée. Ainsi, le récit le plus éloigné du réel, le techno-futurisme, est également l'un des plus fort, et il s'appuie sur des intérêts qui ne sont pas mis à mal par les variations politiques. À l'inverse, le techno-progressisme, la sobriété choisie, la post-croissance et la transition juste peinent à séduire. Cependant, il nous est permis d'espérer car, comme nous le verrons, cette orthogonalité du vrai et du fort n'est pas une loi de nature. Mais si d'autres champs l'ont démentie, elle demeure aujourd'hui une pathologie propre de l'écologie occidentale qu'il faut dépasser.

La deuxième conclusion est probablement le fait le plus alarmant de notre analyse. Puisque le monde désirable de l'écologie est indéterminé, un même récit peut se laisser remplir d'un contenu émancipateur comme réactionnaire. Ainsi, les deux récits qui refusent le cadre du déploiement, la décroissance et l'effondrement, échouent à gauche et se réalisent dans des pensées réactionnaires. La première se propage aujourd'hui sous les traits de l'écologie patriotique, le second s'inscrit dans le bunker et les enclaves post-démocratiques. Le champ

de l'imaginaire écologique désirable est disputé et le laisser vacant, ce n'est pas rester neutre, c'est le céder.

Une troisième leçon plus réjouissante émerge en même temps. En analysant chacun des récits, nous ne constatons qu'aucun n'est à rejeter en bloc : tous détiennent un fragment de réponse dont nous pourrions nous inspirer. Le technosolutionnisme possède un imaginaire au réel pouvoir de mobilisation ; il rappelle qu'on peut encore soulever par le rêve, si perverses en soient les dérivées. La décroissance porte un rapport non instrumental au vivant, et n'a jamais oublié la nature, contrairement à certains de ses concurrents. La transition juste rappelle la nécessité d'affirmer les valeurs qui sous-tendent la vision d'un futur désirable, pourvu qu'on en inverse l'ordonnancement, en mettant la justice au service du chemin plutôt qu'en en faisant l'aboutissement. L'effondrement nous apporte une tonalité : la gravité, le sens du seuil, la lucidité tragique, à mobiliser comme un aiguillon plutôt que comme une sentence fataliste et désespérante. Le récit gestionnaire, enfin, apporte une compétence, celle de l'inscription administrative. Il enseigne que l'écologie dure là où elle devient une infrastructure adossée à des intérêts, non là où elle ne tient qu'à la volonté.

Mais aucun ne peut pour autant être adopté tel quel, car aucun ne fournit à lui seul tous les éléments nécessaires. Aucun ne désigne le bénéficiaire structurel qui défendra une transition solide dans la durée. Aucun n'a trouvé la forme narrative qui rende le monde désirable sans trahir le sérieux biophysique. Le chemin le plus solide, en vérité, se trouve morcelé entre des récits ennemis qui ne se parlent pas, et c'est cette dispersion, plus que les lacunes de chacun, qui reste à surmonter.

À cette grande opération de tri et de synthèse s'ajoute une leçon finale de géographie des récits. Si nous les disposons selon deux questions simples, d'une part leur rapport au temps (prolonger l'ordre présent dans une temporalité « continuiste » ou instaurer un saut qualitatif fort entre le présent et le futur à travers une temporalité « rupturiste ») et d'autre part leur rapport au pouvoir (partager la capacité à agir dans une vision du monde égalitaire ou la concentrer au profit d'une vision du monde résolument hiérarchique), une carte apparaît, qui déplace le clivage qui oppose ordinairement les partisans de la rupture aux tenants de la réforme graduelle. À la lumière de ce diagramme, la vérité est autre : ce qui sépare une écologie d'émancipation d'une écologie de domination n'est pas son rapport au temps, mais son rapport au pouvoir.

Nous l'avons dit : plus de la moitié des cinq grands récits (le techno-solutionnisme, l'effondrement et la décroissance) possèdent une version qui partage et une version qui concentre le pouvoir, qui sont souvent voisines par ailleurs dans la dramaturgie et la chronologie qu'elles mobilisent. La capture réactionnaire n'implique donc pas nécessairement un changement d'époque ou de paradigme, mais un glissement horizontal : l'enracinement qui se ferme aux autres, la frontière naturelle qui se transforme en barrière ethnique, la communauté qui devient identité. Cette carte livre par ailleurs une position aux Lumières vertes, loin de la continuité gestionnaire, qui n'enthousiasme personne, ou de la rupture indéterminée, qui se laisse capter par des forces qui lui sont étrangères, mais une rupture qui partage, une rupture choisie, rigoureusement préparée, méthodiquement anticipée.

Un dernier constat s'impose enfin, au regard de cette nouvelle géographie des récits : en

dépôt de la diversité de leurs positionnements politiques et narratifs, aucun ne parvient à satisfaire les quatre critères que nous avons établis. Mais il nous semble insatisfaisant de penser que les quatre pôles de notre boussole ne sauraient être atteints simultanément. L'histoire parle d'elle-même : nombreux ont été historiquement les récits lucides quant à leur diagnostic, portés par des narratifs aussi riches qu'efficaces, qui sont parvenus à s'insérer dans les sphères décisionnelles de manière active et durable et qui reposaient sur des valeurs et des promesses qu'ils ont effectivement tenues. Il n'y a aucune raison pour que la transition écologique soit dépourvue d'un récit qui y parvienne également. Ainsi le *New Deal*, Apollo et le *moonshot*, la Résistance, le programme du CNR et « Les Jours heureux », le rapport Beveridge, le Front populaire, le mouvement pour les droits civiques, le plan Messmer, *Woodstock* et la contre-culture, *Earth Day* 1970 sont-ils autant d'exemples dont les Lumières vertes devront s'inspirer, pour apprendre à conjuguer lucidité, efficacité, inscription dans le réel et congruence normative.

Six grandes questions pour de nouveaux territoires

De l'analyse des récits découlent plusieurs questions de recherche pour les Lumières vertes. Pour chacune, la traversée du corpus, puis son élargissement aux récits heureux, permet d'esquisser une intuition de réponse, qu'il reviendra au programme d'éprouver.

L'écologie peut-elle gagner en se nommant comme telle ? En observant les politiques qui s'inscrivent durablement, nous sommes conduits à une conclusion troublante : l'écologie qui gagne se nomme rarement écologie. L'écomodernisme avance sous les habits de la politique industrielle et

de la souveraineté ; la sobriété est entrée dans l'action publique française par la porte d'une crise gazière, détachée du mot décroissance ; la tarification du carbone telle qu'elle a été promue par les gestionnaires prospérait tant qu'elle restait une infrastructure invisible et est morte dès qu'elle s'est affichée comme une taxe. Le mot « écologie » semble affaiblir ce qu'il nomme. Faut-il y voir une ruse à exploiter, une incitation à avancer masqué, ou le symptôme d'un récit ouvertement écologiste qui n'a simplement pas encore trouvé son nom ? La réponse engage tout le reste, et sa conséquence sera majeure pour élaborer les Lumières vertes.

Comment fabriquer un bénéficiaire durable bien identifié ? L'Histoire livre un enseignement contre-intuitif : le bénéficiaire n'est presque jamais un préalable, il est un produit. Les grandes coalitions, celle du *New Deal*, celle de l'État-providence d'après-guerre, n'existaient pas avant les politiques qui les ont faits naître ; ce sont ces politiques qui les ont engendrées, et qui ont trouvé ensuite en elles leurs plus solides défenseurs. La question « qui portera la transition ? » n'appelle donc pas d'abord une réponse sociologique, mais une décision : la porter assez intensément pour créer ceux qui ensuite la porteront durablement. Trois voies s'offrent alors. On peut fabriquer le bénéficiaire : un déploiement d'ampleur crée ses filières, ses métiers de la rénovation, son monde agricole de la transition, qui deviennent la coalition qui la protège. On peut l'élargir par le sentiment du danger partagé : l'assurabilité des biens, la santé, la fraîcheur des villes sont des intérêts universels et concrets, du registre d'une écologie de mobilisation. Et on peut enfin le chiffrer : l'électrification comme pouvoir d'achat, qui fait des classes moyennes un bénéficiaire matériel, quand l'État lui-même en devient un par les recettes du carbone et la

souveraineté énergétique. La piste maîtresse est probablement leur combinaison : créer par la politique publique une coalition matérielle destinée à devenir structurelle ; un intérêt qui, une fois né, défendra la transition mieux qu'aucune conviction. Mais cette combinaison et la constitution de ces bénéficiaires ne pourra se passer du récit qui devra leur parler en première instance.

Au-delà des intérêts, quels affects faut-il mobiliser ? Nous avons vu que le déni et le fatalisme sont les deux manières symétriques de fausser le statut de la contrainte ; l'un amollit ce qui est dur, l'autre fige en destin ce qui reste contingent. Le régime affectif des Lumières vertes se tient dans l'entre-deux : le catastrophisme éclairé, la gravité sans la sentence. Mais la gravité ne mobilise pas seule. La peur, à trop haute dose, sidère et démobilise, comme le montre l'éco-anxiété. Il faut donc lui adjoindre des affects qui portent vers et non seulement contre : le désir, à réhabiliter contre la culpabilité ; la fierté, cet affect d'Apollo et de la Résistance qui mêle prouesse, souveraineté et dignité ; la solidarité face au danger surmonté en commun, le territoire de la meute retourné en oasis à défendre collectivement. La colère elle-même a sa place, à condition d'être toujours adossée à un usage constructif. La règle de conception qui en découle est la suivante : ne pas s'en tenir à la gravité seule et coupler, dans chaque prise de parole et dans le récit des Lumières vertes qui en sera la source, un constat grave, une possibilité immédiate d'action et la valorisation d'un gain visible et partagé.

À ces affects s'en ajoute un : le désir de liberté. C'est le ressort le plus puissant, et le plus mal exploité par une écologie qui s'est trop souvent présentée sous les traits du renoncement. Il faut retourner l'opposition que l'adversaire croit tenir, l'écologie contre la liberté, la contrainte contre le confort. Car

c'est le dérèglement qui est la véritable machine à détruire les libertés : les canicules qui assignent à résidence, les territoires rendus invivables, les migrations forcées, l'assurance qui se dérobe, l'état d'exception qui s'installe à mesure que le monde se déstabilise. L'écologie bien conçue ne restreint pas les libertés, elle les étend : se déplacer sans dépendre du cours du pétrole, habiter un logement sain, respirer un air pur, transmettre un monde vivable. Ce renversement n'est pas rhétorique, il renoue avec le geste même des Lumières historiques, qui furent un projet d'émancipation. Les Lumières vertes n'ajoutent pas une contrainte à la liste ; elles promettent d'élargir le champ des vies possibles, contre un dérèglement qui le referme.

La question se pose alors de savoir comment concilier la liberté aux Lumières vertes, avec les contraintes en termes de production et de consommation qu'impliqueront nécessairement la réduction des émissions. Là encore, se tourner vers le passé est riche d'enseignements pour comprendre dans quel contexte, pourquoi et comment certains récits ayant historiquement valorisé l'impératif de sobriété ne sont pas apparus comme une contrainte, mais comme le cadre dans lequel pouvait justement s'exprimer la liberté. Ont-ils toujours été adossés à une menace immédiate ? Sur quels affects ont-ils joué (la peur, l'espoir, la colère, l'empathie etc.) ? Ont-ils mis la sobriété au cœur du récit ou l'ont-ils plutôt dépeinte comme la conséquence logique d'autres impératifs ? Nous devons donc nous demander, par exemple, pourquoi les efforts de restriction durant la Seconde guerre mondiale ont été largement acceptés par les Britanniques, alors qu'au sortir de la guerre en France, le ministre du ravitaillement du général de Gaulle, Paul Ramadier, surnommé « Ramadiète », dut démissionner tant il était impopulaire. De

même, face aux contraintes énergétiques, il serait intéressant de comprendre pourquoi certaines initiatives populaires, comme le référendum « pour douze dimanches par année sans véhicules à moteur ni avions » fut rejeté dans un contexte de crise pétrolière, alors que le plan *Setsuden*, adopté par le Japon en 2011 à la suite de la catastrophe de Fukushima et de la mise à l'arrêt de plusieurs réacteurs nucléaires, a été largement accepté par la population et a conduit à des économies substantielles de consommation d'énergie.

Avec quel imaginaire, et faut-il faire part au sacré ? Si le désir est l'affect central, l'imaginaire en est le véhicule. C'est ici que l'art, la littérature et la fiction deviennent des outils de première importance. La question est de savoir comment livrer un monde écologique désirable tourné vers l'avant, en convoquant des références historiques à hauteur française et européenne (le Conseil national de la Résistance ou l'électrification d'après-guerre pour penser une écologie de reconstruction plutôt que de repentance). La piste que nous envisageons est d'emprunter au techno-futurisme sa grammaire (expansion, puissance, agentivité, rupture temporelle) pour la remplir du contenu de la sobriété : le vivant, l'autonomie, la convivialité, le suffisant. C'est le pari du *solarpunk*, qui substitue à la dystopie devenue paresseuse l'hypothèse d'un futur habitable. C'est aussi le travail de l'esthétique à l'heure de l'Anthropocène : apprendre à maintenir un rapport d'harmonie avec une nature qui porte désormais la trace de ce que nous lui avons fait, parvenir à valoriser une beauté qu'il s'agit moins de conserver comme une pièce de musée que de réconcilier avec les difficultés du temps présent. Quel rapport développer au paysage mouvant ? Aux milieux naturels qui nous entourent, au territoire que nous habitons ? Il faudra ainsi

chercher des et tester l'idée d'un enracinement émancipateur, fondé sur l'attachement au lieu comme bien commun, pour ne pas abandonner ces mots puissants à ceux qui les dévoient.

Reste une question que les récits les plus puissants imposent d'affronter : celle du sacré. Presque tous ont porté une charge qui excède celle du calcul. Le techno-futurisme est une eschatologie ; l'effondrement une apocalypse, certaines franges de la décroissance une mystique du vivant, quand les récits sérieux, techno-progressiste et gestionnaire, sobriété ou post-croissance, parlent à la raison et laissent l'âme indifférente. Faut-il alors une part de sacré ? La difficulté est que le sacré est justement le plus puissant des opérateurs de hiérarchisation : il crée des initiés, donc des exclus, et soustrait au débat une vérité placée dans un principe transcendant. Comment utiliser sa force sans souffrir de ces effets pervers ? et surtout, comment s'armer du sacré sans exclure ceux qui n'y croient pas ?

Quel rapport au temps : comment penser une rupture sans violence ? La cartographie des récits a montré que l'espace désirable est presque toujours celui de la rupture, non de la continuité gestionnaire qui n'enthousiasme personne. Mais la rupture temporelle, l'idée d'un avant et d'un après, d'un basculement fondateur, a presque toujours partie liée avec la violence, et le rupturisme écologique contemporain hérite de ce soupçon, du sabotage revendiqué à l'imaginaire insurrectionnel. Les Lumières vertes s'en écartent, sur un principe qu'elles posent comme indépassable : la non-violence ; non seulement par refus moral de fonder la défense du vivant sur l'atteinte aux personnes, mais parce que la violence est structurellement ingouvernable : elle appelle la répression, puis l'escalade, et le

mouvement perd la maîtrise de ce qu'il a déclenché.

Reste alors la vraie question : comment obtenir la discontinuité sans l'assaut ? En pensant la rupture comme un seuil que l'on prépare, que l'on institue et que l'on désire, non comme un pouvoir que l'on prend. Il s'agirait alors d'un point de bascule plutôt que de fracture. Le moment où l'infrastructure du monde nouveau devient soudain moins chère et plus désirable que celle de l'ancien, et bascule d'un coup après des années de préparation. Ainsi comprise, la rupture des Lumières vertes ne détruit pas l'ancien monde mais rend le nouveau irréversible. Cette redéfinition de la rupture nous amène aussi à repenser la vitesse qui caractérise la temporalité au sein de laquelle elle se produit. Alors que la plupart des récits de rupture sont fondés sur l'idée d'un temps en constante accélération, nous essaierons aussi d'imaginer ce que pourrait être une rupture au ralenti, qui ne sacrifie pas l'impératif de rupture lui-même.

Comment ne pas trahir ? La question finale est presque la plus essentielle, celle de la fidélité à soi, et fait écho au quatrième critère : la congruence entre les valeurs affichées et le contenu réel du récit. Car le monde désirable de l'écologie est aujourd'hui indéterminé. Les mêmes mots (la nature, la communauté, l'enracinement, les limites) se laissent remplir d'un contenu émancipateur ou de son contraire, et nous avons vu que les récits se réalisent aujourd'hui trop souvent sous des traits qui trahissent leurs promesses d'origine. Le risque n'est donc pas extérieur, il est intime ; c'est celui de se renier en cours de route, de laisser l'attachement au lieu virer à la fermeture, la sobriété au rationnement autoritaire, l'urgence à la mise entre parenthèses de la délibération.

Quel fil argumentatif et narratif, quelles attitudes à l'égard de la société et du politique permettent en définitive de garantir cette fidélité ? Y a-t-il certains types de valeurs plus susceptibles d'être trahies que d'autres ? Il ne s'agit pas ici de simplement décréter, par principe, la supériorité de l'égalité sur l'inégalité, de la liberté sur la servitude, ou de la délibération démocratique depuis l'égalité des voix citoyennes contre la dirigisme vertical et inégalitaire d'une puissance autocratique. Nous l'avons dit, l'exigence critique qui a fondé les Lumières historiques doit aussi s'appliquer à l'endroit de nos propres valeurs, et nous pousser à argumenter nos certitudes plutôt qu'à les poser comme des postulats indiscutables. C'est d'ailleurs ainsi que nous avons procédé plus haut pour défendre la non-violence : non seulement la poser comme un principe éthique, mais aussi argumenter les difficultés qui l'accompagnent sur le plan politique, et les contradictions philosophiques qu'elle génère lorsqu'elle est employée au nom de la défense du vivant. De la même manière, nous avons montré au cours de ce texte que nous ne pouvions ignorer la question de la justice sociale. Or les récits qui en font une composante importante (post-croissance, techno-progressisme, matrices écosocialistes et socio-économique de la décroissance, etc.) ou qui en font leur fondement (transition juste) sont précisément ceux qui ont les niveaux de sérieux biophysique les plus élevés. En ce sens, la valeur de l'égalité et les politiques de justice sociale qu'elle engage ont tout à perdre à seulement être décrétée comme des évidences, quand l'argumentation permet de montrer qu'elles sont des conditions nécessaires pour que notre récit de la transition s'inscrive pleinement dans le cône de faisabilité.

Une autre valeur est aujourd'hui questionnée, sur laquelle il nous semblera

essentiel de revenir : celle de la démocratie. De la même manière que les appels sont toujours plus nombreux à user de la violence pour lutter contre l'inaction climatique, le déploiement massif de la transition chinoise pose un défi majeur aux récits écologiques traditionnels de l'Occident : celui d'une écologie sérieuse biophysiquement, puissante narrativement, spectaculaire dans son déploiement institutionnel et, en apparence, cohérente avec les valeurs qu'elle promeut, tout en étant profondément incompatible avec notre État de droit et notre conception des droits humains. Tout le chantier des Lumières vertes nous donnera l'occasion d'argumenter en profondeur la valeur de ces principes démocratiques et humanistes contre le cas chinois, et leur caractère essentiel pour élaborer une écologie politique aboutie.

Contentons-nous pour l'heure de trois arguments : le premier, appuyé sur la philosophie politique, consiste à dire qu'une écologie fidèle à elle-même et ses valeurs intègre plus aisément les citoyens aux processus et aux bénéfices de la décision, précisément parce qu'un tel travail démocratique permet de questionner, et donc de réaffirmer régulièrement les valeurs sur lesquels il repose, ce qui évite d'avoir à les trahir. Autrement dit, le régime démocratique est la forme institutionnelle par laquelle la congruence normative est rendue durable. Tout l'enjeu est alors de penser les conditions sous lesquelles cette remise sur le métier régulière des valeurs qui justifient notre action collective est compatible avec la continuité et la consistance d'une telle action, particulièrement essentielles face à l'urgence climatique. À cet égard, identification d'un bénéficiaire structurel influent, planification contractualisée ou sanctuarisation d'un budget vert pluriannualisé apparaissent

comme des pistes prometteuses. Le deuxième argument consiste à faire preuve de pragmatisme, car compte tenu de l'enracinement des traditions républicaines et sociale en Europe, il serait peu productif d'envisager des versions autocratiques de l'écologie qui rencontreraient à n'en pas douter de grandes résistances parmi la population européenne. Le dernier engage à faire preuve d'optimisme au regard des expériences démocratiques passées. L'Histoire en témoigne : ce sont des démocraties qui ont su faire rêver et transformer en profondeur, du *New Deal* qui releva un pays effondré au programme de la Résistance qui institua le programme des jours heureux au sortir de la guerre, de la conquête spatiale à l'aventure de la reconstruction européenne. Aucun de ces élans n'eut besoin de sacrifier la liberté pour mobiliser une société entière ; c'est au contraire à travers ces élans collectifs que la liberté s'est trouvée grandie, et que la promesse démocratique s'est trouvée réaccomplie.

Conclusion

La quête des Lumières vertes ne partira donc pas de rien. Nous pourrions nous appuyer sur les enseignements de notre étude des grands récits de la transition, de leurs forces et de leurs dysfonctionnements, et des questions de recherche que leur confrontation fait émerger. Récits techno-solutionnistes, décroissants, gestionnaires, transition juste, collapsologie ont chacun quelque chose (une attitude, une thématique, un concept, un imaginaire, une technique de narration) à apporter à notre projet. En ce sens, le cloisonnement des récits et des acteurs qui les portent nous semblent un danger contre

lequel nous devons activement nous prémunir. Pour autant, bien sûr, le défi qui nous attend ne consiste pas dans l'élaboration d'un *patchwork* d'idées et d'images issues de récits incompatibles : l'éclectisme ne saurait nous tenir lieu de méthode. La tâche que nous entreprenons, ô combien plus ardue, exige de concevoir le cadre théorique et narratif par lequel unifier ces éléments issus d'univers différents au sein d'un récit cohérent et original, susceptible de satisfaire les quatre points cardinaux de cette nouvelle boussole d'écologie politique que nous avons élaborée : sérieux biophysique, force narrative, puissance réalisée et congruence normative.

En définitive, la clé de voute d'un tel cadre pourrait bien être le concept de progrès. Une telle affirmation ne va pas de soi ; en un sens, tous les récits que nous avons étudiés, à l'exception peut-être de la collapsologie, se réclament d'une forme de progrès, qu'il soit économique, moral, technologique, social ou culturel, et chacun projette dans cette notion des postulats éthiques et politiques particulièrement forts et divergents. Pourquoi donc réinvestir cette notion, susceptible d'investissements si divers, de lectures si antagoniques et de contre-sens si nombreux ? Parce que nous supposons, et parce que nous entendons démontrer à travers ce chantier que l'écologie qui n'a pas fait le deuil de la liberté, de l'espoir et de l'engagement ne peut se passer d'une philosophie de l'histoire et du temps, auquel le terme de progrès peut contribuer à donner du sens. Voici donc la dialectique qui animera notre travail : utiliser les Lumières du passé et leur exigence critique pour essayer de donner un contenu argumenté aux Lumières vertes du futur, en retravaillant le concept de progrès hérité des premières pour donner une signification originale aux secondes.

ANNEXE – Bilan de l'analyse des récits

Le récit techno-solutionniste

Invariants du récit : au conflit classique entre l'humain et la nature se substitue un conflit reconfiguré entre un « bon » et un « mauvais » Anthropocène. La capacité humaine à infléchir le climat, à l'origine de la crise, en devient tout ou partie la solution, ce qui donne au récit la structure de la quête. Geste commun aux trois matrices : traiter comme molles, donc déplaçables par l'ingéniosité, des contraintes qui peuvent être dures.

Eco-modernisme	
Architecture narrative	Dramaturgie : la quête, la technique comme réponse principale, le découplage absolu posé en horizon directement atteignable et les intérêts de la technologie alignés sur ceux de l'écologie. Chronologie : présentiste et continuiste, le découplage valant promesse de perpétuation des modes de vie actuels. Topographie : le monde de l'efficacité des ressources et de l'innovation énergétique. Pouvoir : concentré de fait, le capital privé étant le seul acteur crédité de la capacité de déployer.
Sérieux biophysique	Moyen. Sérieux conditionnel : il fonctionne lorsqu'il déploie effectivement les technologies bas-carbone, mais aux rythmes observés le découplage ne suffira pas sans sobriété, et son second pilier, la capture du carbone, reste quasi inexistant. Diagnostic valide, solutions incomplètes faute de volet demande.
Force narrative	Contrastée. Adhésion : forte, portée par un affect de confiance et d'abondance sans sacrifice. Contagion : limitée par le caractère technique des dispositifs promus.
Puissance réalisée	Très forte. La matrice la mieux inscrite dans le réel, politiquement et économiquement. Bénéficiaire structurel très influent, le capital privé, qui tire son pouvoir de sa position dans l'économie et non d'une subvention : cette prise survit aux alternances.
Congruence normative	Contrastée. Cohérence : l'abondance unit la prospérité de la nature et celle des hommes, sur le postulat cohérent d'un exceptionnalisme humain. Trahison : la promesse d'abondance sert d'abord le capital fossile et les entreprises technologiques chargées de concevoir des remèdes souvent hypothétiques.

Techno-progressisme	
Architecture narrative	Dramaturgie : la quête, mais la technique n'est qu'une réponse nécessaire et non suffisante ; la résolution du conflit bon/mauvais Anthropocène n'est jamais donnée pour garantie et reste suspendue à la définition démocratique des fins. Chronologie : futur proche et continuiste, une utopie accessible dans le prolongement du présent. Topographie : l'espace de la planification et de la politique industrielle, un État capable d'investir et d'orienter le développement technologique. Pouvoir : partagé, la définition des fins revenant à la délibération collective.
Sérieux biophysique	Fort. La matrice la plus sérieuse du récit, et la seule à intégrer réellement la maîtrise de la demande, ce qui minimise sa dépendance à des technologies spéculatives.
Force narrative	Faible. Adhésion : figures prosaïques (le plan, la démocratie industrielle), imaginaire peu développé, affects peu intenses. Contagion : limitée. L'indétermination de l'issue, qui fait l'honnêteté de la matrice, altère la puissance intrinsèque de son narratif.
Puissance réalisée	Moyenne. Fortement inscrite avec l' <i>Inflation Reduction Act</i> et ses centaines de milliards de dollars de crédits verts, puis démantelée dès 2025 par un décret (<i>Unleashing American Energy</i>) et une loi (<i>One Big Beautiful Bill Act</i>). Bénéficiaire créé par la politique publique, donc réversible : la solidité d'une inscription tient à la nature du bénéficiaire, non au volume engagé.
Congruence normative	Fort. Cohérence axiologique, et seule matrice à assumer plutôt qu'à dissimuler la tension entre l'efficacité de la technologie et l'exigence de légitimité démocratique, en thématissant la gouvernance de la technique. Risque de trahison contenu, les fins restant confiées à la délibération.

Techno-futurisme	
Architecture narrative	Dramaturgie : la quête portée à l'absolu, la technique comme réponse intégrale et exclusive, le progrès technologique comme vecteur unique et potentiellement illimité, avec un adversaire désigné, le « déclinisme ». Chronologie : radicalement futuriste et rupturiste, le futur non comme horizon mais comme force qui brise le présent depuis l'intérieur. Topographie : les limites naturelles comme frontières à excéder, par la géo-ingénierie, la colonisation spatiale ou la fusion de l'humain et de la technique. Pouvoir : concentré et revendiqué comme tel
Sérieux biophysique	Très faible. Le geste commun au récit se convertit ici en déni pur et simple des contraintes dures. Ni la géo-ingénierie solaire ni la colonisation de Mars ne constituent des horizons

Techno-futurisme	
	réalistes face à l'urgence climatique : l'absence de sérieux des propositions produit par nécessité des résultats nuls en matière d'émissions.
Force narrative	Très forte. Adhésion : la plus forte du corpus tout entier, avec la structure de la quête, l'imaginaire de l'accélération, le mythe de la frontière, la promesse de dépassement de la condition humaine et des affects de très forte intensité. Contagion : importante et croissante, elle irrigue durablement le débat public depuis l'essor des « Lumières sombres
Puissance réalisée	Contrastée. Influence bien documentée sur l'administration Trump II, donc puissance incarnée réelle aux États-Unis, encore faible dans les autres pays. Bénéficiaire stratégique, une petite élite technologique adossée au capital, donc peu dépendante des alternances.
Congruence normative	Très faible. L'univers de valeurs le moins cohérent du corpus : une anthropologie darwinienne ancrée dans la biologie, doublée de l'impératif éthique de dépasser les limites que la nature impose. Trahison manifeste entre le bénéficiaire proclamé, l'humanité future des dérivés long-termistes, et le bénéficiaire stratégique, une petite élite de la Silicon Valley. Figures tutélaires prises à contresens, en particulier Nietzsche.

Les récits de la décroissance et de la post-croissance

Invariants des récits : deux postulats communs, l'irréductibilité du bien-être social à la croissance économique, et l'impossibilité d'une croissance infinie dans un monde fini. Les trois familles ne se séparent pas d'abord par le clivage gauche/droite mais par leur dramaturgie, c'est-à-dire par la manière de caractériser la croissance comme problème et d'en tirer un contre-idéal.

Post-croissance	
Architecture narrative	Dramaturgie : la démythification, briser un fétiche, celui de la croissance et surtout des manières de la mesurer, plutôt que la croissance elle-même. Chronologie : présentiste et effectivement continuiste, seule des trois familles à assumer sa temporalité. Topographie : une sobriété sélective et non intégrale, croître dans les domaines à fort potentiel social et écologique, décroître dans ceux dont l'impact environnemental est négatif. Pouvoir : partagé, mais confié aux indicateurs et aux institutions plus qu'à une mobilisation.
Sérieux biophysique	Fort. Intègre la contrainte biophysique du côté demande et du côté offre, pensés de manière solidaire : le ralentissement de la demande n'entrave pas, par ses effets récessifs, le déploiement de l'offre propre. Elle dépasse ainsi le cloisonnement mortifère des récits.

Post-croissance	
Force narrative	Faible. Un déficit d’imaginaire qui annihile l’adhésion comme la contagion. À la manière du récit gestionnaire, elle se fonde sur des indicateurs et des concepts mais manque d’images : elle fait l’économie de la tâche qui consiste à inventer un monde désirable.
Puissance réalisée	Faible. Abondance de littérature et de rapports, consécration législative de certains indicateurs alternatifs, mais influence réelle très limitée dans la pratique du pouvoir. Aucun bénéficiaire organisé.
Congruence normative	Contrastée. Cohérence : forte. Trahison : dès lors que les indicateurs sont consacrés sans effet, l’agnosticisme de croissance devient un alibi technocratique, le bénéficiaire proclamé, une société affranchie de l’impératif de croissance, étant remplacé par une classe managériale qui se pare de progressisme tout en sauvegardant la croissance.

Décroissance progressiste	
Architecture narrative	Dramaturgie : le coup de force qui inverse le plus en moins et convertit le moins en plus ; la croissance redessinée en pathologie, la décroissance revalorisée en seul remède, pour inventer un monde nouveau. Chronologie : tendue entre passé et futur, rupturiste non assumée, continuiste dans le discours et rupturiste dans les faits. Topographie : la nature contre la ville, la communauté contre la société, les techniques traditionnelles contre les savoirs modernes. Pouvoir : partagé, sous les figures de l’autonomie, de la convivialité et de la relocalisation.
Sérieux biophysique	Moyen. Modélisation bioéconomique satisfaisante de la croissance, mais angle mort sur les conséquences récessives de la contraction de la demande et sur les difficultés de financement de la transition qui s’ensuivent. Elle ne tient que la moitié « demande » d’un chemin dont d’autres récits tiennent la moitié « offre ».
Force narrative	Contrastée. Adhésion : d’excellents matériaux, un monde authentiquement désirable, un vrai rapport au vivant, une esthétique propre faite de convivialité, de lenteur et de communs. Contagion : faible, car le récit impose un coût cognitif que ses concurrents n’imposent pas, celui de renverser l’intuition selon laquelle « plus » vaut « mieux ». Cette structure paradoxale peut même le faire fonctionner comme repoussoir.
Puissance réalisée	Très faible. Nulle pour ses formes les plus ambitieuses politiquement, écosocialiste et anarchiste ; réelle mais circonscrite à l’échelle locale et à des modes alternatifs (ZAD, tiers-lieux, territoires autonomes), sans jamais agréger de pouvoir systémique. Cas le plus pur d’un récit

Décroissance progressiste	
	dépourvu de tout bénéficiaire organisé, puisqu'il menace simultanément les intérêts du capital, ceux du travail-consommateur et l'assiette fiscale de l'État.
Congruence normative	Contrastée. Cohérence : forte, elle articule communauté, authenticité, lien avec la nature et lien social, et se distingue nettement de sa version conservatrice, à la différence de ce qu'on observe pour la collapsologie. Trahison : sa réalisation impose des coûts proportionnellement plus élevés aux plus vulnérables, alors que la sobriété choisie est surtout revendiquée par les catégories les plus aisées et diplômées, donc les mieux protégées ; et le financement d'une transition juste devient problématique sous contrainte récessive.

Décroissance conservatrice	
Architecture narrative	Dramaturgie : la même dialectique du mieux et du moins, mais retournée vers la restauration d'une image idéalisée du passé que la croissance aurait perverti. Chronologie : passéiste, rupturiste non assumée. Topographie : en apparence celle de la version progressiste, mais l'enracinement s'y ferme, la frontière naturelle devient barrière ethnique et la communauté devient identité. Pouvoir : concentré, hiérarchique
Sérieux biophysique	Faible. Même angle mort que la version progressiste sur les effets récessifs de la contraction, aggravé par une essentialisation quasi mystique de la nature qui fait sortir le discours du champ proprement scientifique.
Force narrative	Forte. Adhésion : imaginaire riche, ancré non dans un monde futur aux contours flous mais dans l'image bien établie quoique fantasmée d'un passé fait de sécurité, d'ordre et d'appartenance. Contagion : forte, la mémoire commune supprimant le coût cognitif qui bloque la version progressiste.
Puissance réalisée	Moyenne et en progression. Circonscrite aux partis de droite radicale et d'extrême droite, mais croissante à l'échelle européenne. Elle dispose, elle, d'une constituante identitaire organisée.
Congruence normative	Faible. Cohérence : entamée par une tension non résolue, un ordre normatif fondé sur des « lois de la nature » essentialisées et la défense simultanée de l'ordre productif national que sa prémisse anti-croissance devrait récuser. Trahison : double. La décroissance effective est sacrifiée aux intérêts économiques, l'écologie servant d'habillage à un projet de fermeture ; et le bénéficiaire revendiqué, une communauté populaire à qui l'on promet sécurité et appartenance, est celui qui absorberait le plus durement les coûts de la contraction.

La collapsologie

Invariants du récit : seul récit post-cible au sens strict, la question pertinente n’y étant plus d’éviter la catastrophe mais de s’y préparer. Dramaturgie commune, la tragédie : l’*hubris* des civilisations fossiles appelle la *nemesis*, tout est écrit d’avance et toute fuite n’est qu’une fuite en avant. Chronologie commune : le futur aspire le présent, l’enchaînement qui mène au seuil est continuiste, la bascule est rupturiste. Une seule prémisse fondatrice engendre deux éthiques diamétralement opposées : la cohérence axiologique du récit pris comme un tout est donc à peu près nulle, d’autant que les frontières entre les deux pôles sont poreuses au sein même de plusieurs matrices.

Collapsologie solidaire	
Architecture narrative	Dramaturgie : la tragédie, mais dont le sujet est systémique et non incarné dans une figure identifiable ; le récit convoque le chœur sans mettre en scène les personnages. Topographie : la civilisation se dissout dans la nature et l’archaïque refait surface, mais l’effondrement y est un catalyseur de l’entraide, dans l’héritage de Kropotkine, pour qui l’empathie et la solidarité font la réussite évolutive de l’espèce humaine. Chronologie : commune aux deux pôles, voir ci-dessus. Pouvoir : partagé, sous les figures des communautés résilientes et du travail de deuil collectif.
Sérieux biophysique	Moyen. Base réelle, étayée par une littérature sur les points de bascule du système climatique, et prise au sérieux des non-linéarités et des irréversibilités, davantage que dans les récits qui traitent les limites planétaires comme des seuils comptables et négociables. Mais l’erreur consiste à convertir un risque probabiliste en certitude établie : là où le catastrophisme éclairé de Dupuy faisait de cette conversion une ruse méthodologique destinée à rendre la catastrophe évitable, la collapsologie retient la certitude et abandonne la ruse, d’où une ontologie fataliste incompatible avec toute logique de prévention.
Force narrative	Contrastée. Contagion : immense, avec une dramaturgie authentiquement tragique, le sublime propre à la représentation de la catastrophe et un imaginaire culturel préchargé par des décennies de fiction post-apocalyptique. Adhésion : limitée, car la peur ne se sublime pas ; sans personnages, aucune identification et aucune catharsis, et le récit ne propose aucun moyen de faire le deuil de la peur qu’il suscite. La force narrative engendre ainsi partiellement la fatalité qu’elle donne à voir.
Puissance réalisée	Nulle. Auto-produite par la logique interne du récit : si l’effondrement est tenu pour acquis, instituer une politique pour le prévenir n’a plus de sens, et l’État censé organiser l’adaptation est lui-même destiné à s’effondrer. Aucun bénéficiaire.
Congruence normative	Contrastée. Cohérence : forte à l’intérieur du pôle, authentiquement solidaire. Trahison : double. Celle des valeurs, car la frontière avec le pôle sécuritaire est poreuse et les valeurs peuvent glisser sans qu’on s’en aperçoive, l’entraide cédant au repli sur soi et l’ancrage dans un milieu

Collapsologie solidaire	
	naturel à l'essentialisation ethnique des frontières. Celle du public, car le récit promet la lucidité et livre l'éco-anxiété, c'est-à-dire la paralysie de ceux mêmes qu'il prétendait éveiller.

Collapsologie sécuritaire	
Architecture narrative	Dramaturgie : la même tragédie, dont le dénouement pratique est la préparation isolée de chacun. Topographie : le monde post-collapse comme retour à l'état de nature hobbesien et à la guerre de tous contre tous ; dans les écofascismes, des groupes survivalistes adossés à la défense d'un territoire, avec des frontières territoriales naturalisées et des frontières ethniques essentialisées. Chronologie : commune aux deux pôles, voir ci-dessus. Pouvoir : concentré, la prémisse étant celle d'un retrait individuel organisé des élites plutôt que d'une gouvernance collective.
Sérieux biophysique	Faible. Il hérite de la même base scientifique sur les points de bascule, mais l'adosse à un fantasme de retour à la compétition darwinienne que rien n'étaye, et sa version dure (Bendell, <i>Deep Adaptation</i> , 2018) n'est pas validée par la littérature.
Force narrative	Contrastée. Contagion : elle bénéficie du même imaginaire post-apocalyptique préchargé. Adhésion : la peur y trouve un débouché pratique, se préparer et tenir un territoire, que le pôle solidaire ne lui offre pas, mais l'engagement reste circonscrit à des cercles restreints.
Puissance réalisée	Faible, mais réelle. Nulle dans les sphères électorales, administratives et politiques, et pourtant très concrètement inscrite hors d'elles : survivalisme des très grandes fortunes américaines (Rushkoff, <i>Survival of the Richest</i> , 2022) et projets d'enclaves privées post-démocratiques portés par les Lumières sombres. Bénéficiaire stratégique, une élite capable de financer son propre retrait, ce qui rend cette prise indifférente aux alternances.
Congruence normative	Faible. Cohérence : à l'intérieur du pôle, ouvertement sécuritaire, dans l'héritage de Hobbes. Trahison : le bénéficiaire proclamé, ceux qui survivront à l'effondrement, se réduit en pratique à ceux qui peuvent financer leur propre mise à l'abri.

Le récit gestionnaire et la transition juste

Unité d'analyse : à la différence des trois récits précédents, ces deux récits ne se dédoublent pas en une version qui partage et une version qui concentre le pouvoir ; leurs matrices se

différencient par la conception de l'expertise pour le premier et par le cadrage de la justice pour le second, non par leur rapport au pouvoir. Ils entretiennent en revanche un rapport singulier : le gestionnaire a capté les mots de la transition juste en les dépossédant de la conflictualité qu'ils appelaient.

Approche gestionnaire	
Architecture narrative	Dramaturgie : non pas un conflit entre bons et méchants, catégories morales que le récit rejette, mais l'opposition entre la gravité du problème écologique et l'insuffisance congénitale du régime politique pour le traiter, la figure du tiers, expert ou indépendant, apparaissant comme la résolution logique. Le récit n'a pas de personnages. Chronologie : fortement présentiste et continuiste, le futur, temps du visionnaire, de l'utopie ou de la dystopie, étant passé sous silence. Topographie : un découpage binaire du réel, entre un espace technique perçu comme le lieu du vrai et un espace politique et social perçu comme celui du bruit et de l'approximation. Pouvoir : concentré chez l'expert, mais sans projet de domination ; une mise hors-jeu du politique, non sa capture.
Sérieux biophysique	Fort. Une réelle robustesse : le travail de Jancovici et du Shift Project ancre le discours dans une contrainte biophysique, avec une conception mesurée de l'ampleur des risques et de l'état réel des opportunités technologiques. Cette dimension le distingue nettement du techno-futurisme et des pans les plus radicaux de l'écomodernisme.
Force narrative	Contre-productive. Sans gentils ni méchants, pas d'identification, pas de peur, pas d'espoir, pas d'indignation : le récit construit sa légitimité sur le rejet même de ces ressorts, assimilés à l'irrationnel qu'il entend disqualifier. Le coût politique est considérable : faute de mise en récit assumée, ce sont ses adversaires qui s'emparent de l'imaginaire technocratique et le retravaillent en contre-récit, la technocratie bienveillante devenant tyrannie anonyme, <i>Deep State</i> ou <i>Cathedral</i>. Il se laisse raconter par ceux qui veulent le détruire.
Puissance réalisée	Moyenne. Considérable en apparence : technicité, sérieux revendiqué, réseaux d'influence structurés, et inscription immédiate dans le cône de faisabilité puisqu'il ne demande jamais de rupture avec l'ordre économique existant. Mais en voulant mettre hors-jeu le politique, il se prive de la mobilisation citoyenne, de la participation électorale et des grandes orientations gouvernementales. Il gagne en apparence de faisabilité ce qu'il perd en capacité de mise en œuvre.
Congruence normative	Faible. Sa lacune la plus profonde. Non pas l'absence de valeurs, mais leur caractère essentiellement procédural : efficacité, continuité et compétence qualifient les moyens et non les fins, ce qui l'empêche de les assumer en tant que valeurs. Sa prétention à la neutralité dissimule mal le glissement d'une rationalité en valeur à une rationalité en finalité.

Transition juste	
Architecture narrative	Dramaturgie : le drame. Protagonistes identifiés, torts explicites, réparation indécise, conflictualité intense, la justice sociale étant posée comme condition nécessaire mais non suffisante de la transition. Chronologie : présentiste, non que le récit cherche à perpétuer le présent, mais parce que le conflit reste assez ouvert pour ne pas appeler de réponse tranchée sur l’horizon futur. Topographie : son geste descriptif décisif, la substitution d’une cartographie des positions à une science des flux, qui rend visible l’inégale répartition des émetteurs et des exposés, des décideurs et des décidés. Pouvoir : partagé, c’est l’objet propre du récit.
Sérieux biophysique	Fort. Diagnostic exact et particulièrement fin : il évalue non seulement les risques qui pèsent sur les écosystèmes et le climat, mais leur inégale répartition et les facteurs qui creusent ces inégalités d’exposition. Réserve du côté des solutions : les outils étiquetés « transition juste » peuvent devenir moins efficaces en réduction d’émissions, du fait de leur double vocation.
Force narrative	Moyenne. Adhésion : dramaturgie efficace et machine narrative puissante de la politique moderne, la lutte des classes transposée au terrain écologique, avec un adversaire nommable et des affects intenses, indignation et colère. Mais elle mobilise contre l’injustice sans proposer véritablement de monde désirable au-delà de la correction des injustices : c’est un horizon de justice et non un horizon de désir. Contagion : réelle, très supérieure à celle du récit gestionnaire.
Puissance réalisée	Faible. Paradoxe : c’est le récit dont le lexique a le plus largement pénétré les institutions internationales, le mot « juste » figurant au préambule de l’Accord de Paris, sans que les montants mobilisés suivent, sorte de <i>fairness washing</i>. Son bénéficiaire prioritaire, les dominés, n’a que l’élection pour faire exister le récit ; son bénéficiaire structurel potentiel, le mouvement syndical organisé, reste ambivalent, pouvant défendre l’emploi fossile comme l’emploi vert. Ses mots ont en outre été captés par le récit gestionnaire, qui les a dépossédés de leur conflictualité.
Congruence normative	Contrastée. Cohérence : elle définit ses valeurs avec clarté, les revendique avec force et en fait le fondement même de son narratif ; mais la diversité des cadrages de la justice engendre des tensions internes, par exemple entre la conception abstraite de l’égalité portée par la matrice démocratique-procédurale et la vision matérialiste de la matrice travailliste-syndicale. Trahison : écartelée entre deux exigences, elle risque de se diluer dans un esprit gestionnaire peu soucieux de justice sociale, ou dans la protection des emplois fossiles, au détriment de l’impératif écologique qui la fonde.

LES AUTEURS



Clara Leonard est co-fondatrice et directrice générale de l'Institut Avant-garde. Docteure en économie après une thèse sur l'histoire des doctrines de la dette publique française entre 1918 et 1960 sous la direction d'Annie Cot et d'Éric Monnet, elle est également diplômée d'HEC Paris, de la Sorbonne et de la London School of Economics. Elle a travaillé à la Direction Générale du Trésor sur les questions européennes.



Vincent Juge est normalien de l'ENS-Ulm, diplômé d'un double-Master de Lettres modernes et de Philosophie. Il est actuellement étudiant dans le master « Politiques publiques - Administration publique » de Sciences Po. Il s'intéresse en particulier aux problématiques d'écologie politique et de mise en récit de l'action publique.

À PROPOS



L'Institut Avant-garde est un think tank non partisan qui développe des analyses et des propositions concrètes pour les décideurs, les universitaires, et toutes les générations de penseurs et de citoyens.

Quatre principes nous guident :

Édifier une vision systémique

Les débats portent souvent sur des réformes particulières ; il nous semble important de les décroiser et de développer une vision d'ensemble cohérente, indispensable, entre autres, à la planification écologique. Notre principe est que le maintien à tout prix de l'organisation existante des institutions, et l'application systématique de logiques de marché ne sont pas des fins en soi. Les structures économiques doivent être pensées pour évoluer en fonction des enjeux, et répondre à des objectifs démocratiquement discutés.

Apporter une expertise académique forte

Une vision large ne doit omettre les détails ni se passer de technicité. Un décalage existe trop souvent entre l'évolution de la recherche, les doctrines économiques en vigueur et la fabrique des politiques publiques. Nous traduisons l'état de l'art académique en propositions de politiques publiques crédibles aux yeux des décideurs.

Tisser des liens entre les disciplines

Nous invoquons les dernières recherches en macroéconomie, mais nous ne voulons pas nous en tenir à une approche strictement économique. L'histoire économique, la science politique, la géopolitique, les sciences du climat, la sociologie, l'anthropologie, ou encore la philosophie enrichissent et élargissent notre vision.

S'appuyer sur un réseau de think tanks européens

Aujourd'hui, les think tanks se nichent essentiellement à l'échelle nationale ou bruxelloise ; le European Macro Policy Network, dont nous faisons partie, enrichit ce paysage d'un troisième niveau continental. Une idée anime cette initiative lancée par l'institut allemand Deutscher Zukunfts : si les désaccords entre nos gouvernements sont nombreux, il existe un courant intellectuel uni en faveur du changement.

À PROPOS

À LIRE
AUSSI

Dialogue avec Benoît Berthelier - Penser l'écologie avec Nietzsche

Quelle justice climatique choisir pour les politiques de transition ?

Bienvenue en 2055 – Dialogue avec Magali Reghezza

institutavantgarde.fr

45, rue de Sèvres, Paris VI^e